



Henri III et sa cour

Alexandre Dumas

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Personnages

PERSONNAGES

HENRI III, roi de France.

CATHERINE DE MÉDICIS, reine-mère.

HENRI DE LORRAINE, duc DE GUISE.

CATHERINE DE CLÈVES, duchesse DE GUISE.

Paul ESTUERT, comte DE SAINT-MÉGRIN, favori du roi.

NOGARET DE LA VALETTE, baron D'ÉPERNON, favori du roi.

Anne D'ARQUES, vicomte DE JOYEUSE.

SAINT-LUC, favori du roi.

BUSSY D'AMBOISE, favori du duc d'Anjou.

BALZAC D'ENTRAGUES, appelé ENTRAGUET.

Côme RUGGIERI, astrologue.

SAINT-PAUL, aide de camp du duc de Guise.

ARTHUR, page de madame la duchesse de Guise.

BRIGARD, boutiquier.

BUSSY LECLERC, procureur, ligueur.

LA CHAPELLE-MARTEAU, maître des comptes, ligueur.

CRUCÉ, ligueur.

DU HALDE, ligueur.

GEORGES, domestique du comte de Saint-Mégrin.

Madame DE COSSÉ, femme de la duchesse de Guise.

MARIE, femme de la duchesse de Guise.

Un page d'Enraguet.

DIMANCHE ET LUNDI 20 JUILLET 1578.

Acte I

CATHERINE DE MÉDICIS.

PERSONNAGES

CATHERINE DE MÉDICIS.

LE DUC DE GUISE.

LA DUCHESSE DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN.

D'ÉPERNON.

JOYEUSE.

RUGGIERI.

BUSSY LECLERC.

BRIGARD.

LA CHAPELLE-MARTEAU.

CRUCÉ.

UN GRAND CABINET DE TRAVAIL CHEZ CÔME RUGGIERI ; QUELQUES INSTRUMENTS DE PHYSIQUE ET DE CHIMIE ; UNE FENÊTRE ENTR'OUVERTE AU FOND DE L'APPARTEMENT, AVEC UN TÉLESCOPE.

RUGGIERI, PUIS CATHERINE DE MÉDICIS.

RUGGIERI, couché, appuyé sur son coude, un livre d'astrologie ouvert devant lui ; il y mesure des figures avec un compas ; une lampe posée sur une table, à droite, éclaire la scène.

Oui ! cette conjuration me paraît plus puissante et plus sûre. — (Regardant un sablier.) Neuf heures bientôt... Qu'il me tarde d'être à minuit pour en faire l'épreuve ! Réussirai-je enfin ? parviendrai-je à évoquer un de ces esprits que l'homme, dit-on, peut contraindre à lui obéir, quoiqu'ils soient plus puissants que lui ? Mais si la chaîne des êtres créés se brisait à l'homme ! — (Catherine de Médicis entre par une porte secrète, elle ôte son demi-masque noir, tandis que Ruggieri ouvre un autre volume, paraît comparer, et s'écrie :) Le doute partout !...

CATHERINE.

Mon... père... — (Le touchant.) Mon père !...

RUGGIERI.

Qui !... ah ! Votre Majesté !... Comment, si tard, à neuf heures du soir, vous hasarder dans cette rue de Grenelle, si déserte et si dangereuse !

CATHERINE.

Je ne viens point du Louvre, mon père, mais de l'hôtel de Soissons qui communique ici par ce passage secret.

RUGGIERI.

J'étais loin de m'attendre à l'honneur...

CATHERINE.

Pardon, Ruggieri, si j'interromps vos doctes travaux ; en toute autre circonstance, je vous demanderais la permission d'y prendre part... Mais ce soir...

RUGGIERI.

Quelque malheur ?

CATHERINE.

Non, tous les malheurs sont encore dans l'avenir. Vous-même avez tiré l'horoscope de ce mois de juillet, et le résultat de vos calculs a été qu'aucun malheur réel ne menaçait notre personne, ni celle de notre auguste fils, pendant sa durée... Nous sommes aujourd'hui au 20, et rien n'a démenti votre prédiction. Avec l'aide de Dieu, elle s'accomplira tout entière.

RUGGIERI.

C'est donc un nouvel horoscope que vous désirez, ma fille ? Si vous voulez monter avec moi à la tour, vos connaissances en astronomie sont assez grandes pour que vous puissiez suivre mes opérations et les comprendre. Les constellations sont brillantes.

CATHERINE.

Non, Ruggieri, c'est vers la terre que mes yeux sont fixés maintenant. Autour du soleil de la royauté se meuvent aussi des astres brillants et funestes : ce sont ceux-là qu'avec votre aide, mon père, je compte parvenir à conjurer.

RUGGIERI.

Commandez, ma fille, je suis prêt à vous obéir.

CATHERINE.

Oui... vous m'êtes tout dévoué... mais aussi ma protection, quoique ignorée de tous, ne vous est pas inutile. Votre réputation vous a fait bien des ennemis, mon père...

RUGGIERI.

Je le sais.

CATHERINE.

La Mole, en expirant, a avoué que les figures de cire à la ressemblance du roi, que l'on a trouvées sur l'autel, percées d'un poignard à la place du cœur, avaient été fournies par vous ; et peut-être les mêmes juges qui l'ont condamné, trouveraient-ils, sous les cendres chaudes encore de son bûcher, assez de feu pour allumer celui de Côte Ruggieri.

RUGGIERI, AVEC CRAINTE.

Je le sais... je le sais.

CATHERINE.

Ne l'oubliez pas... restez-moi fidèle... et tant que le ciel laissera à Catherine de Médicis existence et pouvoir, ne craignez rien. Aidez-la donc à conserver l'un et l'autre.

RUGGIERI.

Que puis-je faire pour Votre Majesté ?

CATHERINE.

D'abord, mon père, avez-vous signé la ligue comme je vous ai écrit de le faire ?

RUGGIERI.

Oui, ma fille : la première réunion des ligueurs doit même avoir lieu ici,... car nul d'entre eux ne soupçonne la haute protection dont m'honore Votre Majesté... Vous voyez que je vous ai comprise et que j'ai été au delà de vos ordres.

CATHERINE.

Et vous avez compris aussi que l'écho de leurs paroles devait retentir dans mon cabinet, et non dans celui du roi ?

RUGGIERI.

Oui, Votre Majesté.

CATHERINE.

Et maintenant, mon père, écoutez... Votre profonde retraite, vos travaux scientifiques, vous laissent peu de temps pour suivre les intrigues de la cour... Eh ! d'ailleurs, vos yeux, habitués à lire dans un ciel pur, perceraient mal l'atmosphère épaisse et trompeuse qui l'environne.

RUGGIERI.

Pardon, ma fille... les bruits du monde arrivent parfois jusqu'ici : je sais que le roi de Navarre et le duc d'Anjou ont fui la cour et se sont retirés, l'un dans son royaume, l'autre dans son gouvernement.

CATHERINE.

Qu'ils y restent ; ils m'inquiètent moins en province qu'à Paris... Le caractère franc du Béarnais, le caractère irrésolu du duc d'Anjou, ne nous menacent point de grands dangers ; c'est plus près de nous que sont nos ennemis... Vous avez entendu parler du duel sanglant qui a eu lieu, le 27 avril dernier, près la porte Saint-Antoine, entre six jeunes gens de la cour ; parmi les quatre qui ont été tués, trois étaient les favoris du roi.

RUGGIERI.

J'ai su sa douleur ; j'ai vu les magnifiques tombeaux qu'il a fait élever à Quelus, à Schomberg et à Maugiron, car il leur portait une merveilleuse amitié... Il avait promis, assure-t-on, 100,000 livres aux chirurgiens, en cas que Quelus vint en convalescence... Mais que pouvait la science de la terre contre les dix-neuf coups d'épée qu'il avait reçus !... Entraguet, son meurtrier, a du moins été puni par l'exil...

CATHERINE.

Oui, mon père... mais cette douleur s'apaise d'autant plus vite, qu'elle a été exagérée. Quelus, Schomberg et Maugiron ont été remplacés par d'Épernon, Joyeuse et Saint-Mégrin. Entraguet reparaitra demain à la cour : le duc de Guise l'exige, et Henri n'a rien à refuser à son cousin de Guise. Saint-Mégrin et lui sont mes ennemis. Ce jeune gentilhomme bordelais m'inquiète. Plus instruit, moins frivole surtout que Joyeuse et d'Épernon, il a pris sur l'esprit de Henri un ascendant qui m'effraye... Mon père !... il en ferait un roi !...

RUGGIERI.

Et le duc de Guise ?

CATHERINE.

En ferait un moine, lui... Je ne veux ni l'un ni l'autre... il me faut un peu plus qu'un enfant, un peu moins qu'un homme... Aurais-je donc abâtardi son cœur à force de voluptés, éteint sa raison par des pratiques superstitieuses, pour qu'un autre que moi s'emparât de son esprit et le dirigeât à son gré ?... Non, je lui ai donné un caractère factice, pour que ce caractère m'appartint... Tous les calculs de ma politique, toutes les ressources de mon imagination ont tendu là... Il fallait rester régente de la France, quoique la France eût un roi ; il fallait qu'on pût dire un jour : Henri III a régné sous Catherine de Médicis... J'y ai réussi jusqu'à présent... Mais ces deux hommes !...

RUGGIERI.

Eh bien ! René, votre valet de chambre, ne peut-il préparer pour eux des pommes de senteur, pareilles à celles que vous envoyâtes à Jeanne d'Albret, deux heures avant sa mort ?...

CATHERINE.

Non... car leur existence m'est nécessaire. Ils entretiennent dans l'âme du roi cette irrésolution qui fait ma force. Je n'ai besoin que de jeter d'autres passions au travers de leurs projets politiques, pour les en distraire un instant ; alors je me fais jour entre eux ; j'arrive au roi, que j'aurai isolé avec sa faiblesse, et je ressaisis ma puissance... J'ai trouvé un moyen. Le jeune Saint-Mégrin est amoureux de la duchesse de Guise.

RUGGIERI.

Et celle-ci ?...

CATHERINE.

L'aime aussi, mais sans se l'avouer encore à elle-même, peut-être... Elle est esclave de sa réputation de vertu... Ils en sont à ce point où il ne faut qu'une occasion, une rencontre, un tête-à-tête, pour que l'intrigue se noue ; elle-même craint sa faiblesse, car elle le fuit... Mon père, ils se verront aujourd'hui ; ils se verront seuls.

RUGGIERI.

Où se verront-ils ?

CATHERINE.

Ici... Hier, au cercle, j'ai entendu Joyeuse et d'Épernon lier avec Saint-Mégrin la partie de venir faire tirer leur horoscope par vous... Dites aux deux premiers ce que bon vous semblera sur leur fortune future, que le roi veut porter à son comble, puisqu'il compte en faire ses beaux-frères... Mais trouvez le moyen d'éloigner ces jeunes fous... Restez seul avec Saint-Mégrin ; arrachez-lui l'aveu de son amour : exaltez sa passion ; dites-lui qu'il est aimé, que, grâce à votre art, vous pouvez le servir ; offrez-lui un tête-à-tête. — (Montrant une alcôve cachée dans la boiserie.) La duchesse de Guise est déjà là, dans ce cabinet si bien caché dans la boiserie, et que vous avez fait faire pour que je puisse voir et entendre au besoin sans être vue. Par Notre-Dame ! il nous a déjà été utile, à moi pour mes expériences politiques, et à vous pour vos magiques opérations.

RUGGIERI.

Et comment l'avez-vous déterminée à venir ?...

CATHERINE, OUVRANT LA PORTE DU PASSAGE SECRET.

Pensez-vous que j'aie consulté sa volonté ?

RUGGIERI.

Vous l'avez donc fait entrer par la porte qui donne sur le passage secret ?

CATHERINE.

Sans doute.

RUGGIERI.

Et vous avez songé aux périls auxquels vous exposiez Catherine de Clèves, votre filleule ?... L'amour de Saint-Mégrin, la jalousie du duc de Guise...

CATHERINE.

Et c'est justement de cet amour et de cette jalousie que j'ai besoin... M. de Guise irait trop loin, si nous ne l'arrêtons pas. Donnons-lui de l'occupation... D'ailleurs, vous connaissez ma maxime :

Cela peut entraîner loin ; mais Dieu, dans sa miséricorde, doit avoir des poids différents pour les rois et les sujets. S'il eût voulu nous juger tous de même, il nous eût fait tous égaux.

RUGGIERI.

Ainsi, ma fille, vous avez consenti à lui découvrir le secret de cette alcôve.

CATHERINE.

Elle dort. Je l'ai invitée à prendre avec moi une tasse de cette liqueur que l'on tire des fèves arabes que vous avez rapportées de vos voyages, et j'y ai mêlé quelques gouttes du narcotique que je vous avais demandé pour cet usage.

RUGGIERI.

Son sommeil a dû être profond, car la vertu de cette liqueur est souveraine.

CATHERINE.

Oui... et vous pourrez la tirer de ce sommeil à votre volonté ?

RUGGIERI.

À l'instant, si vous le voulez.

CATHERINE.

Gardez-vous-en bien !

RUGGIERI.

Je crois vous avoir dit aussi qu'à son réveil toutes ses idées seraient quelque temps confuses, et que sa mémoire ne reviendrait qu'à mesure que les objets frapperaient ses yeux.

CATHERINE.

Tant mieux ; elle sera moins à même de se rendre compte de votre magie... Quant à Saint-Mégrin, il est, comme tous ces jeunes gens, superstitieux et crédule : il aime, il croira... D'ailleurs, vous ne lui laisserez pas le temps de se reconnaître. Vous devez avoir un moyen d'ouvrir cette alcôve, sans quitter cette chambre.

RUGGIERI.

Il ne faut qu'appuyer sur un ressort caché dans les ornements de ce miroir magique.

(IL APPUIE SUR LE RESSORT, ET LA PORTE DE L'ALCÔVE SE LÈVE À MOITIÉ.)

CATHERINE.

Votre adresse fera le reste, mon père, et je m'en rapporte à vous... Le roi soupe chez la présidente Boulancour ; madame d'Assy, sa belle-fille, est en ce moment l'objet de ses hommages...

C'est en sortant de chez elle que Saint-Mégrin et ses deux amis doivent venir ici... Un homme sûr, René, mon valet de chambre, restera dans le passage secret, et n'obéira qu'à vos ordres. Quelle heure comptez-vous ?

RUGGIERI.

Je ne puis vous le dire : la présence de Votre Majesté m'a fait oublier de retourner ce sablier, et il faudrait appeler quelqu'un.

CATHERINE.

C'est inutile ; ils ne doivent pas tarder ; voilà l'important... Seulement, mon père, je ferai venir d'Italie une horloge ; je la ferai venir pour vous, ou plutôt, écrivez vous-même à Florence et demandez-la, quelque prix qu'elle coûte.

RUGGIERI.

Votre Majesté comble tous mes désirs... Depuis longtemps j'en eusse acheté une, si le prix exorbitant qu'il faut y mettre...

CATHERINE.

Pourquoi ne pas vous adresser à moi, mon père ?... Par Notre-Dame ! Il ferait beau voir que je laissasse manquer d'argent un savant tel que vous... Non... Venez demain, soit au Louvre, soit à notre hôtel de Soissons, et un bon de notre royale main, sur le surintendant de nos finances, vous prouvera que nous ne sommes ni oublieuse ni ingrate. Dieu soit avec vous, mon père !

(ELLE REMET SON MASQUE, ET SORT PAR LA PORTE SECRÈTE.)

RUGGIERI, LA DUCHESSE DE GUISE, ENDORMIE.

RUGGIERI.

Oui, j'irai te rappeler ta promesse. Ce n'est qu'à prix d'or que je puis me procurer ces manuscrits précieux qui me sont si nécessaires... — (Écoutant.) On frappe... Ce sont eux.

D'ÉPERNON, DERRIÈRE LE THÉÂTRE.

Holà ! hé !

RUGGIERI.

On y va, mes gentilshommes, on y va.

RUGGIERI, D'ÉPERNON, SAINT-MÉGRIN, JOYEUSE.

D'ÉPERNON, À JOYEUSE QUI ENTRE APPUYÉ SUR UNE SARBACANE ET SUR LE
BRAS DE SAINT-MÉGRIN.

Allons, allons, courage, Joyeuse ! Voilà enfin notre sorcier... Vive Dieu ! mon père, il faut avoir des jambes de chamois et des yeux de chat-huant pour arriver jusqu'à vous.

RUGGIERI.

L'aigle bâtit son aire à la cime des rochers pour y voir de plus loin.

JOYEUSE, S'ÉTENDANT DANS UN FAUTEUIL.

Oui, mais on voit clair pour y arriver, au moins.

SAINT-MÉGRIN.

Allons, allons, messieurs, il est probable que le savant Ruggieri ne comptait pas sur notre visite. Sans cela, nous aurions trouvé

l'antichambre mieux éclairée.

RUGGIERI.

Vous vous trompez, comte de Saint-Mégrin. Je vous attendais...

D'ÉPERNON.

Tu lui avais donc écrit ?...

SAINT-MÉGRIN.

Non, sur mon âme, je n'en ai parlé à personne...

D'ÉPERNON, À JOYEUSE.

Et toi ?

JOYEUSE.

Moi ; tu sais que je n'écris que quand j'y suis forcé ;... cela me fatigue.

RUGGIERI.

Je vous attendais, messieurs, et je m'occupais de vous.

SAINT-MÉGRIN.

En ce cas, tu sais ce qui nous amène.

RUGGIERI.

Oui.

(D'ÉPERNON ET SAINT-MÉGRIN SE RAPPROCHEMENT DE LUI,
JOYEUSE SE RAPPROCHE DANS SON FAUTEUIL.)

D'ÉPERNON.

Alors toutes les sorcelleries sont faites d'avance ; nous pouvons t'interroger, tu vas nous répondre...

RUGGIERI.

Oui...

JOYEUSE.

Un instant, tête Dieu !... — (Tirant à lui Ruggieri.) Venez ici, mon père... On dit que vous êtes en commerce avec Satan... Si cela était, si cet entretien avec vous pouvait compromettre notre salut... J'espère que vous y regarderiez à deux fois, avant de damner trois gentilshommes des premières maisons de France.

D'ÉPERNON.

Joyeuse a raison, et nous sommes trop bons chrétiens !...

RUGGIERI.

Rassurez-vous, messieurs, je suis aussi bon chrétien que vous.

D'ÉPERNON.

Puisque tu nous assures que la sorcellerie n'a rien de commun avec l'enfer... hé bien ! voyons, que te faut-il, ma tête ou ma main ?...

RUGGIERI.

Ni l'une ni l'autre ; ces formalités sont bonnes pour le vulgaire ; mais toi, jeune homme, tu es placé assez au-dessus de lui pour que ce soit dans un astre brillant entre tous les astres que je lise ta destinée... Nogaret de La Valette, baron d'Épernon...

D'ÉPERNON.

Comment ! tu me connais aussi, moi ?... Il n'y a rien là d'étonnant... Je suis devenu si populaire.

RUGGIERI, REPRENANT.

Nogaret de La Valette, baron d'Épernon... Ta faveur passée n'est rien auprès de ce que sera ta faveur future.

D'ÉPERNON.

Vive Dieu ! mon père, et comment irai-je plus loin ?... le roi m'appelle son fils.

RUGGIERI.

Ce titre, son amitié seule te le donne, et l'amitié des rois est inconstante... Il t'appellera son frère, et les liens du sang le lui commanderont.

D'ÉPERNON.

Comment ?... tu connais le projet de mariage...

RUGGIERI.

Elle est belle la princesse Christine ! Heureux sera celui qui la possédera !

D'ÉPERNON.

Mais qui a pu t'apprendre ?...

RUGGIERI.

Ne t'ai-je pas dit, jeune homme, que ton astre était brillant entre tous les astres ?... Et maintenant à vous, Anne d'Arques, vicomte de Joyeuse... à vous, que le roi appelle aussi son enfant.

JOYEUSE.

Eh bien ! mon père, puisque vous lisez si bien dans le ciel, vous devez y voir tout le désir que j'ai de rester d'ans cet excellent fauteuil, si toutefois cela ne nuit pas à mon horoscope... Non ! Hé bien ! allez, je vous écoute.

RUGGIERI.

Jeune homme, as-tu songé quelquefois, dans tes rêves d'ambition, que le vicomte de Joyeuse put être érigé en duché ?... Que le titre de pair, qu'on y joindrait, te donnerait le pas sur tous les pairs de France, excepté les princes du sang royal, et ceux des maisons souveraines de Savoie, Lorraine et Clèves ? Oui... Hé bien ! tu n'as fait que pressentir la moitié de ta fortune... Salut à l'époux de Marguerite de Vaudemont, sœur de la reine !... Salut au grand amiral du royaume de France.

JOYEUSE, SE LEVANT VIVEMENT.

Avec l'aide de Dieu et de mon épée, mon père, nous y arriverons. — (Lui donnant sa bourse.) Tenez, c'est bien mal récompenser la prédiction de si hautes destinées, mais c'est tout ce que j'ai sur moi.

D'ÉPERNON.

De par Dieu ! tu m'y fais penser, et moi qui oubliais... — (Il fouille à son escarcelle.) Eh bien ! des dragées à sarbacane, voilà tout... Je ne pensais plus que j'avais perdu à la prime jusqu'à mon dernier philippus... Je ne sais ce que devient ce maudit argent ; il faut qu'il soit trépassé... Vive Dieu ! Saint-Mégrin, toi qui es ami de Ronsard, tu devrais bien le charger de faire son épitaphe...

SAINT-MÉGRIN.

Il est enterré dans les poches de ces coquins de ligueurs... Je crois qu'il n'y a plus guère que là où l'on puisse trouver les écus à la rose et les doublons d'Espagne... Cependant il m'en reste encore quelques-uns, et si tu veux...

D'ÉPERNON, RIAANT.

Non, non, garde-les pour acheter de l'ellébore ; car il faut que vous sachiez, mon père, que depuis quelque temps notre camarade Saint-Mégrin est fou... seulement sa folie n'est pas gaie... Cependant, il vient de me donner une bonne idée. Il faut que je vous fasse payer mon horoscope par un ligueur... Voyons ; sur lequel vais-je vous donner un bon ?... Aide-moi, duc de Joyeuse. Ce titre sonne bien,

n'est-ce pas ? Voyons, cherche...

JOYEUSE.

Que dis-tu de notre maître des comptes, La Chapelle-Marteau ?

D'ÉPERNON.

Insolvable : ... en huit jours il épuiserait les trésors de Philippe
II.

SAINT-MÉGRIN.

Et le petit Brigard ?...

D'ÉPERNON.

Bah !... un prévôt de boutiquiers ; il offrirait de s'acquitter en
cannelle et en herbe à la reine.

RUGGIERI.

Thomas Crucé ?...

D'ÉPERNON.

Si je vous prenais au mot, mon père, vos épaules pourraient
bien garder pendant quelque temps rancune à votre langue... Il
n'est pas endurant.

JOYEUSE.

Eh bien ! Bussy Leclerc.

D'ÉPERNON.

Vive Dieu !... un procureur... tu es de bon conseil... — (À Rug-
gieri.) Tiens... voilà un bon de dix écus noble rose. Fais bien at-
tention que la double rose n'est point démonétisée comme l'écu
sol et le ducat polonais, et qu'elle vaut 12 francs. Va chez ce co-
quin de ligueur de la part du d'Épernon, et fais-toi payer : s'il re-
fuse, dis-lui que j'irai moi-même avec vingt-cinq gentilshommes
et dix ou douze pages...

SAINT-MÉGRIN.

Allons : maintenant que ton compte est réglé, je te rappellerai qu'on doit nous attendre au Louvre... Il faut rentrer, messieurs ; partons t

JOYEUSE.

Tu as raison ; nous ne trouverions plus de chaises à porteurs.

RUGGIERI, ARRÊTANT SAINT-MÉGRIN.

Comment ! jeune homme, lu t'éloignes sans me consulter... toi !

SAINT-MÉGRIN.

Je ne suis pas ambitieux, mon père ; que pourriez-vous me promettre ?

RUGGIERI.

Tu n'es pas ambitieux !... Ce n'est pas en amour, du moins.

SAINT-MÉGRIN.

Que dites-vous, mon père ? parlez bas...

RUGGIERI.

Tu n'es pas ambitieux, jeune homme, et pour devenir la dame de tes pensées, il a fallu qu'une femme réunit dans son blason les armes de deux maisons souveraines, surmontées d'une couronne ducale...

SAINT-MÉGRIN.

Plus bas, mon père, plus bas !

RUGGIERI.

Eh bien ! doutes-tu encore de la science ?

SAINT-MÉGRIN.

Non...

RUGGIERI.

Veux-tu partir encore sans me consulter ?

SAINT-MÉGRIN.

Je le devrais peut-être...

RUGGIERI.

J'ai cependant bien des révélations à te faire.

SAINT-MÉGRIN, APRÈS UN MOMENT D'HÉSITATION.

Qu'elles viennent du ciel ou de l'enfer, je les entendrai...
Joyeuse, d'Épernon, laissez-moi : dans quelques instants je vous rejoindrai dans l'antichambre...

JOYEUSE.

Un instant, un instant... ma sarbacane... De par Sainte-Anne !
Si j'aperçois une maison de ligueurs à cinquante pas à la ronde, je ne veux pas lui laisser un seul carreau.

D'ÉPERNON, À SAINT-MÉGRIN.

Allons, dépêche-toi... et nous te ferons bonne garde pendant ce temps.

(Ils sortent.)

RUGGIERI, SAINT-MÉGRIN, LA DUCHESSE DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN, POUSSANT LA PORTE.

Bien, bien... — (Revenant.) Mon père... un seul mot... M'aime-t-elle ?... Vous vous taisez, mon père... malédiction !... Oh ! faites... qu'elle m'aime ! On dit que votre art a des ressources inconnues et certaines, des breuvages, des filtres ! Quels que soient vos moyens, je les accepte : dussent-ils compromettre ma vie en ce monde et mon salut dans l'autre... Je suis riche. — (Jetant sa bourse.) Tout ce que j'ai est à vous. Cet or, — (détachant ses chaînes) ces bijoux ; ah ! votre science peut-être méprise ces trésors du monde ? Eh bien ! écoutez-moi, mon père ! On dit que les magiciens quelquefois ont besoin, pour leurs expériences cabalistiques, du sang d'un homme vivant encore. — (Lui présentant son bras nu.) Tenez, mon père... engagez-vous seulement à me faire aimer d'elle...

RUGGIERI.

Mais es-tu sûr qu'elle ne t'aime pas ?

SAINT-MÉGRIN.

Que vous dirai-je, mon père ? jusqu'à l'heure du désespoir, ne reste-t-il pas au fond du cœur une espérance sourde ?... Oui, quelquefois j'ai cru lire dans ses yeux, lorsqu'ils ne se détournaient pas assez vite... Mais je puis me tromper... elle me fuit, et jamais je ne suis parvenu à me trouver seul avec elle.

RUGGIERI.

Et si tu y réussissais enfin ?

SAINT-MÉGRIN.

Cela étant, de par le ciel !... son premier mol m'apprendrait ce que j'ai à craindre ou à espérer.

RUGGIERI.

Eh bien ! viens et regarde dans cette glace... On l'appelle le miroir de réflexion... Quelle est la personne que tu désires y voir ?

SAINT-MÉGRIN.

Elle, mon père !...

(Pendant qu'il regarde, l'alcôve s'ouvre derrière
.....lui et laisse apercevoir la duchesse de Guise
.....endormie.)

RUGGIERI.

Regarde.

SAINT-MÉGRIN.

Dieu !... vrai Dieu !... c'est elle !... elle endormie ! Ah ! Catherine ! — (L'alcôve se referme.) Catherine ! rien : — (Regardant derrière lui) rien non plus par ici... tout a disparu ; c'est un rêve, une illusion... Mon père, que je la voie... que je la voie encore !...

RUGGIERI.

Elle dormait, dis-tu ?

SAINT-MÉGRIN.

Oui...

RUGGIERI.

Écoute : c'est surtout pendant le sommeil que notre pouvoir est plus grand... Je puis profiter du sien pour la transporter ici.

SAINT-MÉGRIN.

Ici, près de moi ?

RUGGIERI.

Mais, une fois réveillée, rappelle-toi que toute ma puissance ne peut rien contre sa volonté...

SAINT-MÉGRIN.

Bien ; mais hâtez-vous, mon père... hâtez-vous...

RUGGIERI.

Prends ce flacon ; il suffira de le lui faire respirer pour qu'elle revienne à elle...

SAINT-MÉGRIN.

Oui, oui, mais hâtez-vous...

RUGGIERI.

T'engages-tu par serment à ne jamais révéler... ?

SAINT-MÉGRIN.

Sur la part que j'espère dans le paradis, je vous le jure...

RUGGIERI.

Eh bien ! lis cette conjuration. — (Tandis que Saint-Mégrin parcourt quelques lignes du livre ouvert par Ruggieri, l'alcôve s'ouvre derrière lui ; un ressort fait avancer le sofa dans la chambre, et la boiserie se referme.) Et maintenant, regarde.

(Il sort.)

SAINT-MÉGRIN, LA DUCHESSE DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN.

Elle !... c'est elle !... la voilà... — (Il s'élance vers elle, puis s'arrête tout à coup.) J'ai lu que parfois des magiciens enlevaient au tombeau des corps qui, par la force de leurs enchantements, prenaient la ressemblance d'une personne vivante. Si... Que Dieu me protège ! — (Il fait le signe de la croix.) Ah !... rien ne change... Ce n'est donc pas un prestige, un rêve du ciel... oh ! son cœur bat à peine !... sa main... elle est glacée !... Catherine, réveille-toi : ce sommeil m'épouvante ! Catherine... elle dort... que faire ?... ah ! ce flacon... j'oubliais... ma tête est perdue !...

(Il le lui fait respirer.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah !...

SAINT-MÉGRIN.

Oui, oui... respire... lève-toi... parle, parle !... j'aime mieux entendre ta voix, dût-elle me bannir à jamais de ta présence, que de

te voir dormir de ce sommeil froid.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah ! que je suis faible !... — (Elle se lève, en s'appuyant sur la tête de Saint-Mégrin qui est à ses pieds.) J'ai dormi longtemps... Mes femmes... comment s'appellent-elles ?... — (Apercevant Saint-Mégrin.) Ah ! c'est vous, comte !

(Elle lui tend la main.)

SAINT-MÉGRIN.

Oui... oui...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous !... mais pourquoi vous ? ce n'était pas vous que j'étais habituée à voir à mon réveil... Mon front est si lourd, que je ne puis y rassembler deux idées...

SAINT-MÉGRIN.

Oh ! Catherine, qu'une seule s'y présente, qu'une seule y reste !... Celle de mon amour pour toi...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui... oui... vous m'aimez... oh ! depuis longtemps, je m'en suis aperçue... et moi aussi, je vous aimais, et je vous le cachais... Pourquoi donc ?... il me semble pourtant qu'il y a bien du bonheur à le

dire !

SAINT-MÉGRIN.

Oh ! redis-le donc encore... redis-le ; car il y a bien du bonheur à l'entendre !...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mais j'avais un motif pour vous le cacher... quel était-il donc ?... Ah ! ce n'était pas vous que je devais aimer... — (Se levant, et oubliant son mouchoir sur le sofa.) Sainte Mère de Dieu ! aurais-je dit que je vous aimais ?... — (Se levant avec effroi.) Malheureuse que je suis !... mon amour s'est réveillé avant ma raison.

SAINT-MÉGRIN.

N'écoute que ton cœur. Tu m'aimes !... tu m'aimes !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi ! je n'ai pas dit cela, monsieur le comte, cela n'est pas : ne croyez pas que cela soit... c'était un songe... le sommeil... le... Mais comment se fait-il que je sois ici ?... Quelle est cette chambre ?... Marie... madame de Cossé... laissez-moi, M. de Saint-Mégrin, éloignez-vous...

SAINT-MÉGRIN.

Moi, m'éloigner !... et pourquoi ?...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh ! mon Dieu !... mon Dieu ! que m'arrive-t-il ?...

SAINT-MÉGRIN.

Madame, je me vois ici, je vous y trouve, je ne sais comment... il y a de l'enchantement, de la magie.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suis perdue !... moi, qui jusqu'à présent vous ai fui... moi, que déjà les soupçons de M. de Guise, mon seigneur et maître...

SAINT-MÉGRIN.

M. de Guise... mille damnations !... M. de Guise, votre seigneur et maître ! Oh ! puisse-t-il ne pas vous soupçonner à tort !... et que tout son sang... tout le mien...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le comte, vous m'effrayez.

SAINT-MÉGRIN.

Pardon !... mais quand je pense que je pouvais vous connaître libre, être aimé de vous, devenir aussi votre seigneur et maître... Il me fait bien du mal, M. de Guise ; mais que mon bon ange m'abandonne au jour du jugement si je ne le lui rends pas...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le comte !... Mais enfin... où suis-je ? dites-le-moi... aidez-moi à sortir d'ici, à me rendre à l'hôtel de Guise, et je vous pardonne tout...

SAINT-MÉGRIN.

Me pardonner, et quel est donc mon crime ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suis ici... et vous me le demandez !... Vous avez profité de son sommeil pour enlever une femme, qui vous est étrangère, qui ne peut vous aimer, qui ne vous aime pas, monsieur le comte...

SAINT-MÉGRIN.

Qui ne m'aime pas !... Ah ! madame, on n'aime pas comme j'aime, pour ne pas être aimé. J'en crois vos premières paroles, j'en crois...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Silence !

SAINT-MÉGRIN.

Ne craignez rien.

JOYEUSE, DANS L'ANTICHAMBRE.

Vive Dieu !... nous sommes en sentinelle, et on ne passe pas...

D'ÉPERNON.

Regarde donc, Joyeuse... costume complet de ligueur... depuis les bottes jaunes jusqu'à la plume verte, rien n'y manque... et, s'il voulait seulement écarter ce manteau de serge, je suis sûr que la double croix de Lorraine...

LE DUC DE GUISE, DERRIÈRE LE THÉÂTRE.

Tête Dieu ! Messieurs, prenez garde, en croyant jouer avec un renard, d'éveiller un lion...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Sainte-Marie ! c'est la voix du duc de Guise !... Où fuir ? Où me cacher ?

SAINT-MÉGRIN, S'ÉLANÇANT VERS LA PORTE.

C'est le duc de Guise... Eh bien !...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Arrêtez, monsieur, au nom du ciel ! vous me perdez.

SAINT-MÉGRIN.

C'est vrai...

(IL COURT À LA PORTE, PASSE ENTRE LES DEUX ANNEAUX DE FER
LA BARRE QUI SERT DE VERROU.)

RUGGIERI, ENTRANT ET PRENANT LA DUCHESSE PAR LA MAIN.

Silence ! madame... Suivez-moi...

(IL OUVRE LA PORTE SECRÈTE : LA DUCHESSE DE GUISE S'Y ÉLANCE ;
RUGGIERI LA SUIV ; LA PORTE SE REFERME DERRIÈRE EUX.)

LE DUC DE GUISE, AVEC IMPATIENCE.

Messieurs !...

D'ÉPERNON.

Ne trouves-tu pas qu'il a un petit accent lorrain tout à fait agréable ?...

SAINT-MÉGRIN, SE RETOURNANT.

Maintenant, madame... nous pouvons... Eh bien ! où est-elle ?... disparue... par où ? comment ?... Tout cela ne serait-il pas l'œuvre du démon ? Oh ! ma tête ! ma tête !... Maintenant qu'il entre !

(Il ouvre la porte.)

LE DUC DE GUISE, ENTRANT.

J'aurais dû deviner, par ceux de l'antichambre, celui qui me ferait les honneurs de l'appartement...

SAINT-MÉGRIN.

Ne vous en prenez qu'à la circonstance, monsieur le duc, si je ne profite pas de ce moment pour vous rendre tous ceux dont je vous crois digne... cela viendra, je l'espère.

JOYEUSE.

Comment, Saint-Mégrin, c'est le Balafré, lui-même.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, oui, messieurs, c'est lui... Mais il se fait tard ; partons, partons.

(Ils sortent.)

LE DUC DE GUISE SEUL, PUIS RUGGIERI.

LE DUC DE GUISE.

Quand donc une bonne arquebusade de favoris nous délivrera-t-elle de ces insolents petits muguets ? M. le comte de Causade de Saint-Mégrin... le roi l'a fait comte ; et qui sait où s'arrê-

tera ce champignon de fortune ? Mayenne, avant son départ, me l'avait recommandé. Je dois m'en défier, dit-il : il a cru s'apercevoir qu'il aimait la duchesse de Guise, et m'en a fait prévenir par Bassompierre... Tête Dieu ! Si je n'étais aussi sûr de la vertu de ma femme, M. de Saint-Mégrin payerait cher ce soupçon ! — (Entre Ruggieri.) Ah ! c'est toi, Ruggieri !

RUGGIERI.

Oui, monseigneur duc...

LE DUC DE GUISE.

J'ai avancé d'un jour la réunion qui devait avoir lieu chez toi... Dans quelques minutes nos amis seront ici... Je suis venu le premier, parce que je désirais te trouver seul... Nicolas Poulain m'a dit que je pouvais compter sur toi.

RUGGIERI.

Il a dit vrai... Et mon art...

LE DUC DE GUISE.

Laissons là ton art. Que j'y croie ou que je n'y croie pas, je suis trop bon chrétien pour y avoir recours. Mais je sais que tu es savant, versé dans la connaissance des manuscrits et des archives... C'est cette science que je réclame, car c'est d'elle seule que j'ai besoin : écoute-moi. L'avocat Jean David n'a pu obtenir du saint-père qu'il ratifiât la Ligue : il est rentré en France...

RUGGIERI.

Oui, les dernières lettres que j'en ai reçues étaient datées de Lyon.

LE DUC DE GUISE.

Il y est mort : il était porteur de papiers importants... Ces papiers ont été soustraits. Parmi eux se trouvait une généalogie que le duc de Guise, mon père, de glorieuse mémoire, avait fait faire, en 1535, par François Rosières. On y prouvait que les princes lorrains étaient la seule et vraie postérité de Charlemagne. Mon père, il faut me refaire un nouvel arbre généalogique, qui prenne sa racine dans celui des Carlovingiens : il faut l'appuyer de nouvelles preuves. C'est un travail pénible et difficile, qui veut être bien payé. Voici un à-compte.

RUGGIERI.

Vous serez content de moi, monseigneur.

LE DUC DE GUISE.

Bien... Et que venaient faire ici ces jeunes papillons de cour, que j'y ai trouvés ?

RUGGIERI.

Me consulter sur l'avenir.

LE DUC DE GUISE.

Sont-ils donc mécontents du présent ? ils seraient bien difficiles. Ils se sont éloignés, n'est-ce pas ?...

RUGGIERI.

Oui, monseigneur ; ils sont au Louvre, maintenant.

LE DUC DE GUISE.

Que le Valois s'endorme au bruit de leur bourdonnement, pour ne s'éveiller qu'à celui de la cloche qui lui sonnera matines... Mais il y a quelqu'un dans l'antichambre... Ah ! ah ! c'est le père Crucé.

LES PRÉCÉDENTS, CRUCÉ, PUIS BUSSY LECLERC,
LA CHAPELLE-MARTEAU ET BRIGARD.

LE DUC DE GUISE.

C'est vous, Crucé ? Quelles nouvelles ?

CRUCÉ.

Mauvaises, monseigneur, mauvaises ; rien ne marche... tout dégénère. Morbleu ! nous sommes des conspirateurs à l'eau rose.

LE DUC DE GUISE.

Comment cela ?

CRUCÉ.

Eh ! oui... nous perdons le temps en fadaises politiques ; nous courons de porte en porte faire signer l'Union. Par saint Thomas ! vous n'avez qu'à vous montrer, monsieur le duc ; quand ils vous regardent, les huguenots sont de la Ligue...

LE DUC DE GUISE.

Est-ce que votre liste ?...

CRUCÉ.

Trois ou quatre cents zélés l'ont signée : cent cinquante politiques y ont mis leur paraphe ; une trentaine de huguenots ont refusé en faisant la grimace... Quant à ceux-là, morbleu ! j'ai fait une croix blanche sur leur porte, et si jamais l'occasion se présente de décrocher ma pauvre arquebuse, qui est au repos depuis six ans... Mais je n'aurai pas ce bonheur-là, monseigneur ; les bonnes traditions se perdent... Tête Dieu ! si j'étais à votre place...

LE DUC DE GUISE.

Et la liste...

CRUCÉ.

La voilà... Faites-en des bourres, monsieur le duc, et cela aujourd'hui plutôt que demain.

LE DUC DE GUISE.

Cela viendra, mon brave, cela viendra.

CRUCÉ.

Dieu le veuille !... Ah ! ah ! voilà les camarades.

(ENTRENT BUSSY LECLERC, LA CHAPELLE-MARTEAU ET BRIGARD.)

LE DUC DE GUISE.

Eh bien, messieurs, la récolte a-t-elle été bonne ?

BUSSY LECLERC.

Pas mauvaise : trois ou quatre cents signatures, pour ma part : des avocats, des procureurs.

CRUCÉ.

Et toi, mon petit Brigard, as-tu fait marcher les boutiquiers ?

BRIGARD.

Ils ont tous signé.

CRUCÉ, LUI FRAPPANT SUR L'ÉPAULE.

Vive Dieu ! monsieur le duc, voilà un zélé. Tous ceux de l'Union peuvent se présenter à sa boutique, au coin de la rue Aubry-le-Boucher ; ils y auront un rabais de 30 deniers par livre, sur tout ce qu'ils achèteront.

LE DUC DE GUISE.

Et vous, M. Marteau ?

MARTEAU.

J'ai été moins heureux, monseigneur... les maîtres des comptes ont peur, et M. le président de Thou n'a signé qu'avec restriction.

LE DUC DE GUISE.

Il a donc ses fleurs de lis bien avant dans le cœur, votre président de Thou ?... Est-ce qu'il n'a pas vu que l'on promet obéissance au roi et à sa famille ?

MARTEAU.

Oui ; mais on se réunit sans sa permission.

LE DUC DE GUISE.

Il a raison, M. de Thou... Je me rendrai demain au lever de Sa Majesté, messieurs... mon premier soin aurait dû être d'obtenir la sanction du roi ; il n'aurait pas osé me la refuser... Mais, Dieu merci ! il n'est point encore trop tard. Demain je mettrai sous les yeux de Henri de Valois la situation de son royaume ; je me ferai l'interprète de ses sujets mécontents. Il a déjà reconnu tacitement la Ligue : je veux qu'il lui nomme publiquement un chef.

MARTEAU.

Prenez garde, monseigneur ; il n'y a pas loin du bassinet à la mèche d'un pistolet ; et quelque nouveau Poltrot...

LE DUC DE GUISE.

Il n'oserait !... D'ailleurs j'irai armé.

CRUCÉ.

Que Dieu soit pour vous et la bonne cause !... Mais cela fait, monseigneur, je crois qu'il sera temps de vous décider...

LE DUC DE GUISE.

Quant à ma décision, monsieur Crucé, elle est prise depuis longtemps ; ce que je ne décide pas en un quart d'heure, je ne le déciderai de ma vie...

CRUCÉ.

Oui... et avec votre prudence, toute votre vie ne suffira peut-être pas à exécuter ce que vous aurez décidé en un quart d'heure...

LE DUC DE GUISE.

Monsieur Crucé, dans un projet comme le mien, le temps est l'allié le plus sûr.

CRUCÉ.

Tête Dieu !... vous êtes jeune, vous... trente-deux ans ;... mais moi, qui en ai quarante-cinq, je suis pressé ; et puisque tout le monde signe...

LE DUC DE GUISE.

Oui... Et les douze mille hommes, tant Suisses que réîtres, que Sa Majesté vient de faire entrer dans sa bonne ville de Paris... ont-ils signé, eux ?... Chacun d'eux porte une arquebuse ornée d'une belle et bonne mèche, monsieur Crucé ; sans compter les fauconneaux de la Bastille... Fiez-vous-en à moi pour marquer le jour ; et quand il sera venu...

BUSSY LECLERC.

Eh bien ! que ferons-nous du Valois ?...

LE DUC DE GUISE.

Ce que nous en ferons ?... madame de Montpensier me disait hier, en me montrant une paire de ciseaux d'or, quelques petits vers qui pourraient merveilleusement servir de réponse à cette question ; les voici :

BUSSY LECLERC.

Ainsi soit-il !... n'est-ce pas, mon vieux sorcier ? car je présume que tu es de notre avis, puisque tu ne dis rien...

RUGGIERI.

J'attendais l'occasion favorable de vous présenter une petite requête.

BUSSY LECLERC.

Laquelle ?

RUGGIERI, LUI DONNANT LE BILLET DE D'ÉPERNON.

La voilà...

BUSSY LECLERC.

Comment ! un bon du d'Épernon... sur moi ! c'est une plaisanterie...

RUGGIERI.

Il a dit que, si vous n'y faisiez pas honneur, il irait vous trouver, et le ferait acquitter lui-même...

BUSSY LECLERC.

Qu'il vienne, morbleu !... a-t-il oublié qu'avant d'être procureur, j'ai été maître d'armes au régiment de Lorraine !... Je crois que le cher favori est jaloux des statues qui ornent les tombeaux de Quelus et de Maugiron ? Eh bien ! qu'à cela ne tienne... nous le ferons tailler en marbre à son tour.

LE DUC DE GUISE.

Gardez-vous-en bien, maître Bussy ! Je ne voudrais pas, pour vingt-cinq de mes amis, ne pas avoir un tel ennemi... son insolence recrute pour nous... Donne-moi ce billet, Ruggieri. Dix écus noble rose ? c'est cent vingt livres tournois... les voilà.

BUSSY LECLERC.

Que faites-vous donc, monseigneur ?

LE DUC DE GUISE.

Soyez tranquille : quand le moment de régler nos comptes sera arrivé, je m'arrangerai de manière à ce qu'il ne reste pas mon débiteur... Mais il se fait tard... à demain soir, messieurs. Les portes de l'hôtel de Guise seront ouvertes à tous nos amis ; madame de Montpensier en fera les honneurs ; et seront doublement bien venus ceux qui viendront avec la double croix de Lorraine ! Ruggieri, reconduis ces messieurs. Ainsi, c'est dit ; à demain soir, à l'hôtel de Guise.

CRUCÉ.

Oui, monseigneur...

(Ils sortent.)

LE DUC DE GUISE, SEUL.

(IL S'ASSIED SUR LE SOFA OÙ LA DUCHESSE A OUBLIÉ SON MOUCHOIR.)

Par saint Henri de Lorraine ! c'est un rude métier que celui que j'ai entrepris... Ces gens-là croient qu'on arrive au trône de France comme à un bénéfice de province. Le duc de Guise roi de

France ! c'est un beau rêve... Cela sera, pourtant ; mais, auparavant, que de rivaux à combattre ! Le duc d'Anjou d'abord... c'est le moins à craindre ; il est haï également du peuple et de la noblesse, et on le déclarerait facilement hérétique et inhabile à succéder... Mais, à son défaut, l'Espagnol n'est-il pas là pour réclamer, à titre de beau-frère, l'héritage du Valois ?... Le duc de Savoie, son oncle par alliance, voudra élever des prétentions. Le duc de Lorraine a épousé sa sœur... Peut-être y aurait-il un moyen ? Ce serait de faire passer la couronne de France sur la tête du vieux cardinal de Bourbon, et de le forcer à me reconnaître pour héritier... J'y songerai... Que de peines ! de tourments !... pour qu'à la fin peut-être la balle d'un pistolet ou la lame d'un poignard... Ah ! — (Il laisse tomber sa main avec découragement ; elle se pose sur le mouchoir oublié par la duchesse.) Qu'est cela ?... mille damnations !... ce mouchoir appartient à la duchesse de Guise... voilà les armes réunies de Clèves et de Lorraine... Elle serait venue ici !... Saint-Mégrin !... Oh ! Mayenne ! Mayenne ! tu ne t'étais donc pas trompé ! et lui... lui... — (Appelant.) Saint-Paul ! — (Son écuyer entre.) Saint-Paul ! qu'on me cherche les mêmes hommes qui ont assassiné Dugast.

Acte II

HENRI III.

PERSONNAGES

HENRI III.

CATHERINE DE MÉDICIS.

LE DUC DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN.

D'ÉPERNON.

JOYEUSE.

SAINT-LUC.

BUSSY D'AMBOISE.

DU HALDE.

Une salle du Louvre. — À gauche, deux fauteuils et quelques tabourets préparés pour le roi, la reine-mère et les courtisans. Joyeuse est couché dans l'un de ces fauteuils, et Saint-Mégrin debout, appuyé sur le dossier de l'autre. Du côté opposé, d'Épernon est assis à une table sur laquelle est posé un échiquier. Au fond, Saint-Luc fait des armes avec Du Halde. Chacun d'eux a un page à ses couleurs près de lui.

SAINT-MÉGRIN, JOYEUSE, D'ÉPERNON, SAINT-LUC, DU
HALDE.

D'ÉPERNON.

Messieurs, qui de vous fait ma partie d'échecs, en attendant le retour du roi ? Saint-Mégrin, ta revanche ?

SAINT-MÉGRIN.

Non, je suis trop distrait aujourd'hui.

JOYEUSE.

Oh ! décidément, c'est la prédiction de l'astrologue... Vrai Dieu ! c'est un véritable sorcier. Sais-tu bien qu'il avait prédit à Dugast qu'il n'avait plus que quelques jours à vivre, quand la reine Marguerite l'a fait assassiner ? Je parie que c'est un horoscope du même genre qui occupe Saint-Mégrin, et que quelque grande dame dont il est amoureux ?...

SAINT-MÉGRIN, L'INTERROMPANT VIVEMENT.

Mais, toi-même, Joyeuse, que ne fais-tu la partie de d'Épernon ?

JOYEUSE.

Non, merci.

D'ÉPERNON.

Est-ce que tu veux réfléchir aussi, toi ?

JOYEUSE.

C'est, au contraire, pour ne pas être obligé de réfléchir.

SAINT-LUC.

Eh bien ! Veux-tu faire des armes avec moi, vicomte ?

JOYEUSE.

C'est trop fatigant, et puis tu n'es pas de ma force : fais une œuvre charitable, tire d'Épernon d'embarras...

SAINT-LUC.

Soit.

JOYEUSE, TIRANT UN BILBOQUET DE SON ESCARCELLE.

Vive Dieu !... messieurs.. voilà un jeu... Celui-là ne fatigue ni le corps ni l'esprit... Sais-tu bien que cette nouvelle invention a eu hier un succès prodigieux chez la présidente ? À propos, tu n'y étais pas, Saint-Luc ; qu'es-tu donc devenu ?...

SAINT-LUC.

J'ai été voir les Gélosi ; tu sais, ces comédiens italiens qui ont obtenu du roi la permission de représenter des mystères à l'hôtel de Bourbon ?

JOYEUSE.

Ah ! oui... moyennant quatre sous par personne.

SAINT-LUC.

Et puis, en passant... Un instant, d'Épernon, je n'ai pas joué...

JOYEUSE.

Et puis, en passant ?...

SAINT-LUC.

Où ?

JOYEUSE.

En passant, disais-tu ?...

SAINT-LUC.

Oui... je me suis arrêté en face de Nesle, pour y voir poser la première pierre d'un pont qu'on appellera le Pont-Neuf.

D'ÉPERNON.

C'est un architecte nommé Ducerceau qui l'a entrepris... On dit que le roi va lui accorder des titres de noblesse...

JOYEUSE.

Et justice sera faite... Sais-tu qu'il m'épargnera au moins six cents pas toutes les fois que je voudrai aller à l'École Saint-Germain. (Il laisse tomber son bilboquet, et appelle son page qui est à l'autre bout de la salle.) Bertrand ! mon bilboquet...

SAINT-LUC.

Messieurs... grande nouvelle ! hier, madame de Sauve m'a dit en confidence que le roi avait abandonné les fraises goudronnées pour prendre les collets renversés à l'italienne.

D'ÉPERNON.

Eh ! que ne nous disais-tu cela... nous serons en retard d'un jour... Tiens ! Saint-Mégrin le savait, lui... — (À son page.) Que je trouve demain un collet renversé au lieu de cette fraise...

SAINT-LUC, Riant.

Ah ! ah !... tu te souviens que le roi t'a exilé quinze jours, parce qu'il manquait un bouton à ton pourpoint...

JOYEUSE.

Eh bien ! moi, je vais te rendre nouvelle pour nouvelle. Entra-guet rentre aujourd'hui en grâce.

SAINT-LUC.

Vrai ?...

JOYEUSE.

Oui, il est décidément Guisard... C'est le Balafré qui a exigé du roi qu'il lui rendit son commandement : depuis quelque temps il fait tout ce qu'il veut...

D'ÉPERNON.

C'est qu'il a besoin de lui... Il paraît que le Béarnais est en campagne, le harnois sur le dos...

JOYEUSE.

Vous verrez que ce damné d'hérétique nous fera battre pendant l'été... Mettez-vous donc en campagne de cette chaleur-là, avec cent cinquante livres de fer sur le corps... pour revenir halé comme un Andaloux...

SAINT-LUC.

Ce serait un mauvais tour à te faire, Joyeuse...

JOYEUSE.

Je l'avoue, j'ai plus peur d'un coup de soleil que d'un coup d'épée, et, si je le pouvais, je me battrais toujours, comme Bussy d'Amboise l'a fait dans son dernier duel, au clair de la lune...

SAINT-LUC.

Quelqu'un a-t-il de ses nouvelles ?

D'ÉPERNON.

Il est toujours dans l'Anjou, près de Monsieur... C'est encore un ennemi de moins pour le Guisard.

JOYEUSE.

À propos du Guisard, Saint-Mégrin ! sais-tu ce qu'en dit la maréchale de Retz ? Elle dit qu'auprès du duc de Guise, tous les autres princes paraissent peuple.

SAINT-MÉGRIN.

Guise... toujours Guise... Vive Dieu !... que l'occasion s'en présente, — (Tirant son poignard et coupant son gant par morceaux) et, de par saint Paul de Bordeaux ! je veux hacher tous ces petits princes lorrains comme ce gant.

JOYEUSE.

Bravo ! Saint-Mégrin... Vrai Dieu ! je le hais autant que toi.

SAINT-MÉGRIN.

Autant que moi ? Malédiction ! si cela est possible ; je donnerais mon titre de comte pour sentir, cinq minutes seulement, son épée contre la mienne... Cela viendra peut-être...

DU HALDE.

Messieurs, messieurs... voilà Bussy...

SAINT-MÉGRIN.

Comment, Bussy d'Amboise...

LES PRÉCÉDENTS ; BUSSY D'AMBOISE.

BUSSY D'AMBOISE.

Eh ! oui, messieurs, lui-même, en personne... Aux amis, salut..
Bonjour, Saint-Mégrin...

JOYEUSE.

Ah ! ah ! vous êtes donc raccommodés... il voulait te tuer avec
Quelus... il n'y a pas de sa faute, si le coup n'a pas réussi...

BUSSY D'AMBOISE.

Oui... pour la dame de Sauve... mais depuis, nous avons mesuré
nos épées ; et elles se sont trouvées de la même longueur...

SAINT-LUC.

À propos de la dame de Sauve, on dit que, pour qu'elle soit plus
sûre de ta fidélité, tu lui écris avec ton sang, comme Henri III
écrivait de Pologne à la belle René de Châteauneuf... Sans doute
elle était prévenue de ton arrivée, elle.

BUSSY D'AMBOISE.

Non. Nous voyageons incognito... Mais je n'ai pas voulu passer
si près de vous sans venir vous demander s'il n'y avait pas quel-
qu'un de vous qui eût besoin d'un second...

SAINT-MÉGRIN.

Cela se pourra faire, si tu ne nous quittes pas trop tôt...

BUSSY D'AMBOISE.

Tête Dieu !... le cas échéant, je suis homme à retarder mon départ... ainsi ne te gêne pas, il y a si longtemps que cela ne m'est arrivé ! c'est tout au plus si en province on trouve à avoir querelle une fois par semaine... Heureusement que j'avais là, sous la main, mon ami Saint-Phal ; nous nous sommes battus trois fois, parce qu'il soutenait avoir vu des X sur les boutons d'un habit, où je crois qu'il y avait des Y...

SAINT-MÉGRIN.

Bah ! pas possible...

BUSSY D'AMBOISE.

Sur Dieu !... Crillon était mon second...

JOYEUSE.

Et qui avait raison ?

BUSSY D'AMBOISE.

Nous n'en savons rien encore : la quatrième rencontre en décidera... Mais que vois-je donc là-bas ? les pages d'Entraguet !... Je croyais que depuis la mort de Quelus...

SAINT-LUC.

Le duc de Guise a sollicité sa grâce.

BUSSY D'AMBOISE.

Ah ! oui, sollicité... j'entends... Il est donc toujours insolent, notre beau cousin de Guise ?...

SAINT-MÉGRIN.

Pas encore assez...

D'ÉPERNON.

Vrai Dieu ! tu es difficile... je suis sûr qu'au fond du cœur, le roi n'est pas de ton avis ?

SAINT-MÉGRIN.

Qu'il dise donc un mot.

D'ÉPERNON.

Ah ! vois-tu... c'est qu'il est trop occupé dans ce moment... il apprend le latin.

SAINT-MÉGRIN.

Tête Dieu !... qu'a-t-il besoin de latin pour parler à des Français ; qu'il dise seulement : à moi, ma brave noblesse ! et un millier d'épées qui coupent bien, sortiront des fourreaux, où elles se rouillent. N'a-t-il plus dans la poitrine le même cœur qui battait à Jarnac et à Moncontour, ou ses gants parfumés ont-ils amolli ses mains, au point qu'elles ne puissent plus serrer la garde d'une épée ?...

D'ÉPERNON.

Silence ! Saint-Mégrin... le voilà...

UN PAGE, ENTRANT.

Le roi...

BUSSY D'AMBOISE.

Je vais me tenir un peu à l'écart... Je ne me montrerai que s'il est de bonne humeur...

UN SECOND PAGE.

Le roi.

(TOUT LE MONDE SE LÈVE ET SE GROUPE.)

UN TROISIÈME PAGE.

Le roi.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRI.

HENRI.

Salut, messieurs, salut... Villequier, qu'on prévienne madame ma mère de mon retour, et qu'on s'informe si l'on a apporté mon nouvel habit d'amazone... Ah ! dites à la reine que je passerai chez elle, afin de fixer le jour de notre départ pour Chartres ; car vous savez, messieurs, que la reine et moi faisons un pèlerinage en cette ville, afin d'obtenir du ciel ce qu'il nous a refusé jusqu'à présent, un héritier de notre couronne. Ceux qui voudront nous suivre seront les bienvenus.

SAINT-MÉGRIN.

Sire... si au lieu d'un pèlerinage à Notre-Dame de Chartres, vous ordonniez une campagne dans l'Anjou... si vos gentils-hommes étaient revêtus de cuirasses au lieu de cilices, et portaient des épées en guise de cierges, Votre Majesté ne manquerait pas de pénitents, et vous me verriez au premier rang, sire, dussé-je faire la moitié de la route pieds nus, sur des charbons ardents...

HENRI.

Chaque chose aura son tour, mon enfant. Nous ne resterons pas en arrière, dès qu'il le faudra ; mais en ce moment, grâce à Dieu, notre beau royaume de France est en paix, et le temps ne nous manque pas pour nous occuper de nos dévotions. Mais, que vois-je ? vous à ma cour, seigneur de Bussy. — (À Catherine de Médicis, qui entre.) Venez, ma mère, venez : vous allez avoir des nouvelles de votre fils bien-aimé, qui, s'il eût été frère soumis et sujet respectueux, n'aurait jamais dû quitter notre cour.

CATHERINE.

Il y revient peut-être, mon fils...

HENRI, s'ASSEYANT.

C'est ce que nous allons savoir. Asseyez-vous, ma mère... Approchez, seigneur de Bussy. Où avez-vous quitté notre frère ?...

BUSSY D'AMBOISE.

À Paris, sire...

HENRI.

À Paris !... Serait-il dans notre bonne ville de Paris ?

BUSSY D'AMBOISE.

Non ; mais il y est passé cette nuit...

HENRI.

Et il se rend...

BUSSY D'AMBOISE.

Dans la Flandre...

HENRI.

Vous l'entendez, ma mère ; ... nous allons sans doute avoir dans notre famille un duc de Brabant. Et pourquoi a-t-il passé si près de nous sans venir nous présenter son hommage de fidélité, comme à son aîné et à son roi ?...

BUSSY D'AMBOISE.

Sire... il connaît la grande amitié que lui porte Votre Majesté, et il a craint qu'une fois rentré au Louvre, vous ne l'en laissiez plus sortir.

HENRI.

Et il a eu raison, monsieur ; mais, en ce moment, l'absence de son bon serviteur et de sa fidèle épée doit lui faire faute ; car, peut-être bientôt, compte-t-il se servir contre nous de l'un et de l'autre. Arrangez-vous donc, seigneur de Bussy, pour le rejoindre au plus vite, et pour nous quitter au plus tôt. — (Un page entre.) Eh bien ! qu'y a-t-il ?

CATHERINE.

Mon fils, c'est sans doute Entraguet qui profite de la permission que vous lui avez volontairement accordée de reparaître en votre royale présence...

HENRI.

Oui, oui, volontairement !... Le meurtrier !.. Ma mère, mon cousin de Guise m'impose un grand sacrifice ; mais, pour mes péchés, Dieu veut qu'il soit complet. — (Au page.) Parlez.

LE PAGE.

Charles Balzac d'Entragues, baron de Dunes, comte de Gravelle, ex-lieutenant général au gouvernement d'Orléans, demande à déposer aux pieds de Votre Majesté l'hommage de sa fidélité et de son respect.

HENRI.

Oui, oui,... tout à l'heure nous recevrons notre sujet fidèle et respectueux ; mais auparavant, je veux me séparer de tout ce qui pourrait me rappeler cet affreux duel... Tiens, Joyeuse, tiens — (Il tire de sa poitrine une espèce de sachet), voilà les pendants d'oreilles de Quelus ; porte-les en mémoire de notre ami commun... D'Épernon, voici la chaîne d'or de Maugiron... Saint-Mégrin, je te donnerai l'épée de Schomberg ; elle était bien pesante pour un bras de dix-huit ans !... qu'elle te défende mieux que lui, en pareille circonstance. Et maintenant, messieurs, faites comme moi, ne les oubliez pas dans vos prières.

xxxxRestez autour de moi, mes amis, et asseyez-vous... Faites entrer... — (À la vue d'Entraguet, il prend dans sa bourse un fla-

con qu'il respire.) Approchez ici, baron, et fléchissez le genou... Charles Balzac d'Entragues, nous vous avons accordé la faveur de notre présence royale au milieu de notre cour, pour vous rendre, là, où nous vous les avons ôtés, vos dignités et vos titres.... Relevez-vous, baron de Dunes, comte de Graville, gouverneur de notre province d'Orléans, et reprenez près de notre personne royale les fonctions que vous y remplissiez autrefois... Relevez-vous.

D'ENTRAGUES.

Non, sire... je ne me relèverai pas que Votre Majesté n'ait reconnu publiquement que ma conduite, dans ce funeste duel, a été celle d'un loyal et honorable chevalier.

HENRI.

Oui... nous le reconnaissons, car c'est la vérité ; ... mais vous avez porté des coups bien malheureux ! ...

D'ENTRAGUES.

Et maintenant, sire... votre main à baiser, comme gage de pardon et d'oubli.

HENRI.

Non, non, monsieur, ne l'espérez pas.

CATHERINE.

Mon fils, que faites-vous ?

HENRI.

Non, madame, non... j'ai pu lui pardonner, comme chrétien, le mal qu'il m'a fait... mais je ne l'oublierai de ma vie...

D'ENTRAGUES.

Sire... j'appelle le temps à mon secours ; peut-être ma fidélité et ma soumission finiront-elles par fléchir le courroux de Votre Majesté.

HENRI.

C'est possible. Mais, votre gouvernement doit avoir besoin de votre présence ; il en est privé depuis longtemps, baron de Dunes, et le bien de nos fidèles sujets pourrait en souffrir... Qui fait ce bruit ?

D'ÉPERNON.

Ce sont ceux de Guise...

HENRI.

Notre beau cousin de Lorraine ne profite pas du privilège qu'ont les princes souverains de paraître devant nous sans être annoncés... Ses pages ont toujours soin de faire assez de bruit pour que son arrivée ne soit pas un mystère...

SAINT-MÉGRIN.

Il traite avec Votre Majesté de puissance à puissance... Il a ses sujets, comme vous avez les vôtres, et sans doute qu'il vient, armé de pied en cap, présenter en leur nom une humble requête à Votre Majesté.

LES PRÉCÉDENTS ; LE DUC DE GUISE.

(Il est couvert d'une armure complète, précédé de deux pages, xxxxxxxxxet suivi par quatre, dont l'un porte son casque.)

HENRI.

Venez, monsieur le duc, venez... Quelqu'un qui s'est retourné au bruit que faisaient vos pages, et qui vous a aperçu de loin, offrait de parier que vous veniez encore nous supplier de réformer quelque abus, de supprimer quelque impôt... Mon peuple est un peuple bien heureux, mon beau cousin, d'avoir en vous un représentant si infatigable, et en moi un roi si patient !

LE DUC DE GUISE.

Il est vrai que Votre Majesté m'a accordé bien des grâces ; ... et je suis fier d'avoir si souvent servi d'intermédiaire entre elle et ses sujets.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, comme le faucon entre le chasseur et le gibier...

LE DUC DE GUISE.

Mais, aujourd'hui, sire, un motif plus puissant m'amène encore devant Votre Majesté, puisque c'est à la fois des intérêts de son peuple et des siens que j'ai à l'entretenir...

HENRI.

Si l'affaire est si sérieuse, monsieur le duc, ne pourriez-vous pas attendre à nos prochains états de Blois ?... Les trois ordres de la nation ont là des représentants qui, du moins, ont reçu de moi mission de me parler au nom de leurs mandataires.

LE DUC DE GUISE.

Votre Majesté voudra-t-elle bien songer que les états de Blois viennent de se dissoudre et ne se rassembleront qu'au mois de novembre... Lorsque le danger est pressant, il me semble qu'un conseil privé...

HENRI.

Lorsque le danger est pressant... Mais vous nous effrayez, monsieur de Guise... Eh bien ! toutes les personnes qui composent notre conseil privé sont ici... Parlez, monsieur le duc, parlez.

LE DUC DE GUISE.

Sire, la démarche que je fais près de vous est hardie, peut-être trop hardie... Mais hésiter plus longtemps ne serait pas d'un bon et loyal sujet...

HENRI.

Au fait, monsieur le duc, au fait...

LE DUC DE GUISE.

Sire, des dépenses immenses, mais nécessaires, puisque Votre Majesté les a faites, ont épuisé le trésor de l'État... Jusqu'à présent, Votre Majesté a trouvé, avec l'aide de ses fidèles sujets, moyen de le remplir... mais cela ne peut durer... L'approbation du saint-père a permis d'aliéner pour 200,000 livres de rentes sur les biens du clergé. Un emprunt a été fait aux membres du parlement sous prétexte de faire sortir des gens de guerre étrangers... Les diamants de la couronne sont en gage pour la sûreté

des 3 millions dus au duc de Casimir... les deniers destinés aux rentes de l'hôtel de ville ont été détournés pour un autre usage, et les états généraux ont eu l'audace de répondre par un refus, lorsque Votre Majesté a proposé d'aliéner les domaines.

HENRI.

Oui, oui, monsieur le duc, je sais que nos finances sont en assez mauvais état... Nous prendrons un autre surintendant.

LE DUC DE GUISE.

Cette mesure pourrait être suffisante en temps de paix, sire... mais Votre Majesté va se voir contrainte à la guerre. Les huguenots, que votre indulgence encourage, font des progrès effrayants. Favas s'est emparé de Réole ; Montferrand, de Périgueux ; Condé, de Dijon. Le Navarrois a été vu sous les murs d'Orléans ; la Saintonge, l'Agénois et la Gascogne sont en armes, et les Espagnols, profitant de nos troubles, ont pillé Anvers, brûlé huit cents maisons, et passé sept mille habitants au fil de l'épée.

HENRI, SE LEVANT.

Par la mort-Dieu ! si ce que vous dites là est vrai, il faut châtier les huguenots au dedans et les Espagnols au dehors. Nous ne craignons pas la guerre, mon beau cousin ; et, s'il le fallait, nous irions nous-même sur le tombeau de notre aïeul Louis IX saisir l'oriflamme, et nous marcherions à la tête de notre armée, au cri de guerre de Jarnac et Moncontour.

SAINT-MÉGRIN.

Et si l'argent vous manque, sire, votre brave noblesse est là, pour rendre à Votre Majesté ce qu'elle a reçu d'elle. Nos maisons,

nos terres, nos bijoux peuvent se monnayer, monsieur le duc ; et, vive Dieu ! en fondant les seules broderies de nos manteaux et les chiffres de nos dames, nous aurions de quoi envoyer à l'ennemi, pendant toute une campagne, des balles d'or et des boulets d'argent.

HENRI.

Vous l'entendez, monsieur le duc ?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sire. Mais avant que cette idée vint à M. le comte de Saint-Mégrin, trente mille de nos braves sujets l'avaient eue ; ils s'étaient engagés par écrit à fournir de l'argent au trésor et des hommes à l'armée ; ce fut le but de la sainte Ligue, sire, et elle le remplira, lorsque le moment en sera venu... Mais je ne puis cacher à Votre Majesté les craintes qu'éprouvent ses fidèles sujets, en ne la voyant pas reconnaître hautement cette grande association,

HENRI.

Et que faudrait-il faire pour cela ?

LE DUC DE GUISE.

Lui nommer un chef, sire, un chef d'une maison souveraine, digne de sa confiance et de son amour, par son courage et sa naissance, et qui surtout ait assez fait ses preuves comme bon catholique pour rassurer les zélés sur la manière dont il agirait dans les circonstances difficiles...

HENRI.

Par la mort-Dieu ! monsieur le duc, je crois que votre zèle pour notre personne royale est tel, que vous seriez tout prêt à lui épargner l'embarras de chercher bien loin ce chef... Nous y penserons à loisir, mon beau cousin, nous y penserons à loisir.

LE DUC DE GUISE.

Mais Votre Majesté devrait peut-être à l'instant...

HENRI.

Monsieur le duc, quand je voudrai entendre un prêche, je me ferai huguenot... Messieurs, c'est assez nous occuper des affaires de l'État, songeons un peu à nos plaisirs. J'espère que vous avez reçu nos invitations pour ce soir, et que madame de Guise, madame de Montpensier, et vous, mon cousin, voudrez bien embellir notre bal masqué.

SAINT-MÉGRIN, MONTRANT LA CUIRASSE DU DUC.

Votre Majesté ne voit-elle pas que monsieur le duc est déjà en costume de chercheur d'aventures...

LE DUC DE GUISE.

Et de redresseur de torts, monsieur le comte.

HENRI.

En effet, mon beau cousin, cet habit me paraît bien chaud pour le temps qui court.

LE DUC DE GUISE.

C'est que, pour le temps qui court, sire... mieux vaut une cuirasse d'acier qu'un justaucorps de satin.

SAINT-MÉGRIN.

Monsieur le duc croit toujours entendre la balle de Poltrot siffler à ses oreilles.

LE DUC DE GUISE.

Quand les balles m'arrivent en face, M. le comte, (Montrant sa blessure à la joue.) voilà qui fait foi que je ne détourne pas la tête pour les éviter.

JOYEUSE, PRENANT SA SARBACANE.

C'est ce que nous allons voir...

SAINT-MÉGRIN, LUI ARRACHANT LA SARBACANE.

Attends !... il ne sera pas dit qu'un autre que moi en aura fait l'expérience. — (Lui envoyant une dragée au milieu de la poitrine.) À vous, M. le duc.

TOUS.

Bravo, bravo !

LE DUC DE GUISE, PORTANT LA MAIN À SON POIGNARD.

Malédiction !

(Saint-Paul l'arrête.)

SAINT-PAUL.

Qu'allez-vous faire ? ...

HENRI.

Par la mort-Dieu ! mon cousin de Guise, j'aurais cru que cette belle et bonne cuirasse de Milan était à l'épreuve de la balle...

LE DUC DE GUISE.

Et vous aussi, sire !... qu'ils rendent grâce à la présence de Votre Majesté.

HENRI.

Oh ! qu'à cela ne tienne, monsieur le duc, qu'à cela ne tienne, agissez comme si nous n'y étions pas...

LE DUC DE GUISE.

Votre Majesté permet donc que je descende jusqu'à lui ?

HENRI.

Non, monsieur le duc ; mais je puis l'élever jusqu'à vous... Nous trouverons bien dans notre beau royaume de France quelque duché vacant, pour en doter notre fidèle sujet le comte de Saint-Mégrin.

LE DUC DE GUISE.

Vous en êtes le maître, sire... mais d'ici là...

HENRI.

Eh bien ! nous ne vous ferons pas attendre... Comte Paul Estuert ! nous te faisons marquis de Caussade.

LE DUC DE GUISE.

Je suis duc, sire.

HENRI.

Comte Paul Estuert, marquis de Caussade, nous te faisons duc de Saint-Mégrin, et maintenant, M. de Guise, répondez-lui... car il est votre égal.

SAINT-MÉGRIN.

Merci, sire, merci ; je n'ai pas besoin de cette nouvelle faveur ; et puisque Votre Majesté ne s'oppose pas, je veux le défier de manière à ce qu'il s'ensuive combat ou déshonneur... Or, écoutez, messieurs : moi, Paul Estuert, seigneur de Caussade, comte de Saint-Mégrin, à toi Henri de Lorraine, duc de Guise, prenons à témoins tous ceux ici présents, que nous te défions au combat à outrance, toi et tous les princes de ta maison, soit à l'épée seule, soit à la dague et au poignard, tant que le cœur battra au corps, tant que la lame tiendra à la poignée ; renonçant d'avance à ta merci, comme tu dois renoncer à la mienne ; et, sur ce, que Dieu et saint Paul me soient en aide ! — (Jetant son gant.) À toi seul, ou à plusieurs.

D'ÉPERNON.

Bravo ! Saint-Mégrin, bien défié !

LE DUC DE GUISE, MONTRANT LE GANT.

Saint-Paul...

BUSSY D'AMBOISE.

Un instant, messieurs... un instant : moi, Louis de Clermont, seigneur de Bussy d'Amboise, me déclare ici parrain et second de Paul Estuert de Saint-Mégrin ; offrant le combat à outrance à quiconque se déclarera parrain et second de Henri de Lorraine, duc de Guise, et comme signe de défi et gage du combat, voici mon gant...

JOYEUSE.

Vive Dieu ! Bussy, c'est un véritable vol que tu me fais... tu ne m'as pas donné le temps... mais sois tranquille... si tu es tué...

LE DUC DE GUISE.

Saint-Paul, ramasse ce gant... Entraguet, tu seras mon second... Vous le voyez, messieurs, je vous fais beau jeu... je vous offre un moyen de venger Quelus... Saint-Paul, tu prépareras mon épée de bal ; elle est juste de la même longueur que l'épée de combat de ces messieurs.

SAINT-MÉGRIN.

Vous avez raison, monsieur le duc... cette épée serait bien faible pour entamer une cuirasse aussi prudemment solide que celle-ci... mais nous pouvons en venir aux mains, nus jusqu'à la ceinture, monsieur le duc, et l'on verra celui dont le cœur battra.

HENRI.

Assez, monsieur, assez : nous honorerons le combat de notre présence, et nous le fixons à demain... Maintenant chacun de vous peut réclamer un don, et s'il est en notre puissance royale de vous l'accorder, vous serez satisfaits à l'instant... Que veux-tu, Saint-Mégrin ?

SAINT-MÉGRIN.

Un égal partage du terrain et du soleil : pour le reste, je m'en rapporte à Dieu et à mon épée.

HENRI.

Et vous, monsieur le duc, que demandez-vous ?

LE DUC DE GUISE.

La promesse formelle qu'avant le combat, Votre Majesté reconnaitra la Ligue, et nommera son chef. J'ai dit.

HENRI.

Quoique nous ne nous attendissions pas à cette demande, nous vous l'octroyons, mon beau cousin... Messieurs, puisque M. de Guise nous y force, au lieu du bal masqué de cette nuit, nous aurons un conseil d'État. Je vous convoque tous, messieurs. Quant aux deux champions, nous les invitons à profiter de cet intervalle pour se mettre en état de grâce... et sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sainte et digne garde. Allez, messieurs, allez...

(Tout le monde sort, excepté Henri et Catherine.)

HENRI, CATHERINE.

HENRI.

Eh bien ! ma mère, vous devez être contente ; vos deux grands ennemis vont se détruire eux-mêmes, et vous devez m'en remercier, car j'ai autorisé un combat que j'aurais pu défendre.

CATHERINE.

Auriez-vous agi ainsi, mon fils, si vous eussiez su qu'une des conditions de ce combat serait de nommer un chef à la Ligue ?

HENRI.

Non, sur mon âme, ma mère, je comptais sur une diversion.

CATHERINE.

Et vous avez résolu...

HENRI.

Rien encore... car les chances du combat sont incertaines... Si monsieur de Guise était tué... eh bien ! on enterrerait la Ligue avec son chef ; s'il ne l'était pas... alors je prierais Dieu de m'éclairer... mais, en tout cas, ma résolution une fois prise, je vous en avertis... rien ne m'en fera changer... La vue de mon trône me donne de temps en temps des envies d'être roi, ma mère, et je suis dans un de ces moments-là.

CATHERINE.

Eh ! mon fils, qui plus que moi désire vous voir une volonté ferme et puissante !... Je m'affaiblis, mon cher Henri ; Miron me recommande le repos. Et plus que jamais, je désire n'avoir aucune part au fardeau de l'État.

HENRI.

Si je ne m'abuse, ma mère, j'ai vu aujourd'hui s'étendre vers mon trône un bras bardé de fer, qui avait volonté de m'en débarrasser d'une partie... si ce n'est du tout.

CATHERINE.

Et probablement vous lui accorderez ce qu'il demande ; car ce chef, que la Ligue exige par sa voix...

HENRI.

Oui, oui... j'ai bien vu qu'il plaidait pour lui-même ; et peut-être, ma mère, m'épargnerais-je bien des tourments en m'abandonnant à lui... comme l'a fait mon frère François II, après la conjuration d'Amboise... et cependant, je n'aime pas qu'on vienne me prier armé comme l'était mon cousin de Guise ; les genoux plient mal dans des cuissards d'acier.

CATHERINE.

Et jamais notre cousin de Guise n'a plié le genou devant vous, qu'il n'ait, en se relevant, emporté un morceau de votre manteau royal.

HENRI.

Par la mort-Dieu ! il n'a jamais forcé notre volonté ; cependant,... ce que nous lui avons accordé a toujours été de notre plein gré ;... et cette fois encore, si nous le nommons chef de la Ligue,... ce sera un devoir que nous lui imposerons comme son maître.

CATHERINE.

Tous ces devoirs le rapprochent du trône, mon fils,... et malheur,... malheur à vous ! s'il met jamais le pied sur le velours de la première marche.

HENRI.

Ce que vous dites là, ma mère, l'appuieriez-vous sur quelques raisons ?

CATHERINE.

Cette Ligue, que vous allez autoriser, savez-vous quel est son but ?

HENRI.

De soutenir l'autel et le trône.

CATHERINE.

C'est du moins ce que dit votre cousin de Guise ; mais du moment qu'un sujet se constitue, de sa propre autorité, défenseur de son roi, mon fils !... il n'est pas loin d'être un rebelle.

HENRI.

Monsieur le duc aurait-il de si coupables desseins ?

CATHERINE.

Les circonstances l'accusent, du moins... Hélas ! mon fils, ma santé ne me permet plus de veiller sur vous comme je faisais autrefois ; et cependant peut-être aurai-je encore le bonheur de déjouer un grand complot.

HENRI.

Un complot ! on conspirerait contre moi !... Parlez... dites, ma mère... Quel est ce papier ?

CATHERINE.

Un agent du duc de Guise, l'avocat Jean David, est mort à Lyon ;... son valet était un homme à moi, tous ses papiers m'ont été envoyés, celui-ci faisait partie...

HENRI.

Voyons, ma mère, voyons... Comment, un traité entre don Juan d'Autriche et le duc de Guise... un traité par lequel ils s'engagent à s'aider mutuellement à monter, l'un sur le trône des Pays-Bas, l'autre sur le trône de France... Sur le trône de France ! que comptaient-ils donc faire de moi, ma mère ?...

CATHERINE.

Voyez le dernier article de l'acte d'association des ligueurs, car le voici tel... non pas que vous le connaissez, mon cher Henri, mais tel qu'il a été présenté à la sanction du saint-père, qui a refusé de l'approuver.

HENRI, LISANT.

Puis, quand le duc de Guise aura exterminé les huguenots, se sera rendu maître des principales villes du royaume, et que tout pliera sous la puissance de la Ligue, il fera faire le procès à Monsieur, comme à un fauteur manifeste des hérétiques, et, après avoir rasé et confiné le roi dans un couvent...

Dans un couvent !... Ils veulent m'ensevelir dans un cloître ! ...

CATHERINE.

Oui, mon fils, ils disent que c'est là que votre dernière couronne vous attend...

HENRI.

Ma mère, est-ce que monsieur le duc l'oserait ?

CATHERINE.

Pepin a fondé une dynastie, mon fils : et qu'a donné Pepin à Childeric, en échange de son manteau royal ?...

HENRI.

Un cilice, ma mère ; un cilice, je le sais ; mais les temps sont changés ; pour arriver au trône de France, il faut que la naissance y donne des droits.

CATHERINE.

Ne peut-on en supposer ?... Voyez cette généalogie.

HENRI.

La maison de Lorraine remonterait à Charlemagne !... Cela n'est pas, vous savez bien que cela n'est pas.

CATHERINE.

Vous voyez que les mesures sont prises pour qu'on croie que cela est.

HENRI.

Ah ! notre cousin de Guise, vous en voulez terriblement à notre couronne de France.... Ma mère, est-ce qu'on ne pourrait pas lui donner celle des martyrs ?

CATHERINE.

J'y ai souvent pensé, mon fils ; mais « ce n'est pas le tout de couper, il faut recoudre. »

HENRI.

Mais il se bat demain avec Saint-Mégrin... Saint-Mégrin est brave et adroit.

CATHERINE.

Et croyez-vous que le duc de Guise soit moins brave et moins adroit que lui ?

HENRI.

Ma mère, si nous faisons bénir l'épée de Saint-Mégrin ? ...

CATHERINE.

Mon fils, si le duc de Guise fait bénir la sienne ?...

HENRI.

Vous avez raison... Mais qui m'empêche de nommer Saint-Mégrin chef de la Ligue ?

CATHERINE.

Eh ! qui voudra le reconnaître ?... A-t-il un parti ?...

HENRI.

Vous avez encore raison... Ô mon Dieu... mon Dieu !... est-ce que vous croyez qu'on est bien malheureux dans un cloître ?...

CATHERINE.

Non, mon fils ; lorsqu'une vocation véritable nous y appelle...

HENRI.

Oui, mais moi, ma mère, je ne me sens pas cette vocation ; elle viendra peut-être un jour ; ... mais il faut trouver un moyen pour que ce soit le plus tard possible... Sans doute, il n'attend que le moment où je l'aurai nommé chef de cette infâme Ligue pour se déclarer.

CATHERINE.

Il est probable que c'est son intention.

HENRI.

Eh bien ! que faire ?

CATHERINE.

Est-ce une faible femme comme moi qui peut venir à votre secours, mon fils ? D'ailleurs, quel pouvoir aurai-je de le faire ? c'est vous qui avez puissance et volonté... Du courage, mon fils, réglez par vous-même ; c'est un conseil que vous a souvent donné M. le comte de Saint-Mégrin, et il est de bon conseil.

HENRI.

Oh ! ma mère, ma mère ! ils me rendront fou, et puis ils diront que je suis incapable de régner. M. de Guise... il y est poussé, ma mère, poussé par madame de Montpensier, parce que j'ai blessé son amour-propre. Oui, j'ai des forces, des moyens. Si mon peuple m'aimait... Mais pourquoi donc mon peuple ne m'aime-t-il pas, ma mère ? Je voudrais pourtant bien le rendre heureux ;

j'y réussirai plus tard. Un cloître... un cloître... ah ! ne l'ai-je pas dit tout haut, quand, à mon sacre, ils m'ont posé la couronne sur la tête, que cette couronne me blessait... et quand, deux fois, elle a failli tomber pendant la cérémonie, n'ai-je pas dit encore que c'était de mauvais augure. Un cloître !... Les hérétiques !... Ils me tueront plutôt, ma mère ; je mourrai roi. Ne m'ont-ils pas vu combattre à Jarnac et à Moncontour ? Oh ! s'il ne s'agissait que de combattre à la tête de ma brave noblesse ; ... mais il faut ici repousser l'intrigue par l'intrigue, et je le sens, ils sont plus forts que moi.

CATHERINE.

Peut-être y aurait-il moyen de tout conjurer, mon fils : mais il faudrait de la résolution.

HENRI, HÉSITANT.

De la résolution ?

CATHERINE.

Oui, soyez roi, et le duc deviendra sujet soumis, sinon respectueux. Je le connais mieux que vous, Henri ; il n'est fort que parce que vous êtes faible ; sous son énergie apparente, il cache un caractère irrésolu... C'est un roseau peint en fer... Appuyez, il pliera.

HENRI.

Oui, oui, il pliera. Mais quel est ce moyen ? Voyons... faut-il les exiler tous les deux ? je suis prêt à signer leur exil.

CATHERINE.

Non ; peut-être en ai-je un autre... mais jurez-moi qu'à l'avenir vous me consulterez avant eux sur tout ce que vous voudrez faire.

HENRI.

N'est-ce que cela, ma mère ? je vous le jure.

CATHERINE.

Mon fils, les serments prononcés devant l'autel sont plus agréables à Dieu.

HENRI.

Et lient mieux les hommes, n'est-ce pas ? Eh bien ! venez, ma mère, je m'abandonne entièrement à vous. Passons dans mon oratoire.

CATHERINE.

Oui, mon fils, passons dans votre oratoire.

Acte III

LA DUCHESSE DE GUISE.

PERSONNAGES

LE DUC DE GUISE.

LA DUCHESSE DE GUISE.

ARTHUR.

MADAME DE COSSÉ.

MARIE.

L'ORATOIRE DE LA DUCHESSE DE GUISE.

MADAME DE COSSÉ, MARIE, ARTHUR.

MADAME DE COSSÉ, DÉPOSANT SUR UNE TABLE DE TOILETTE UN DOMINO
NOIR.

Concevez-vous, Marie, madame la duchesse de Guise, qui veut aller au bal de la cour en simple domino ?

MARIE, Y DÉPOSANT DES FLEURS.

C'est que madame la duchesse n'est pas coquette...

MADAME DE COSSÉ.

Mais, sans être coquette, on peut tirer parti de ses avantages... À quoi servira-t-il d'être jolie et bien faite, si l'on se couvre la figure de ce masque noir, et si l'on s'enveloppe la taille de ce domino large comme une robe d'ermite ? pourquoi ne pas se mettre en Diane ou en Hébé ?

ARTHUR.

C'est qu'elle veut vous laisser ce costume, madame de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

Voyez donc ce petit muguet !... Allez ramasser l'éventail de votre maîtresse, ou porter la queue de sa robe, et ne parlez pas

toilette ; vous n'y connaissez encore rien... Dans trois ou quatre ans, à la bonne heure.

ARTHUR.

Tiens... Je vais avoir quinze ans.

MADAME DE COSSÉ.

Quatorze ans, mon beau page, ne vous déplaît...

MARIE.

Ce domino, d'ailleurs, n'est que pour entrer dans la salle du bal. Une partie des dames, vous le savez, ne se masquent que pour jouer du premier coup d'œil, et reviennent ensuite en costume de

ville.

MADAME DE COSSÉ.

Et voilà le tort... Autrefois, on conservait son déguisement toute la nuit... Par exemple, au fameux bal masqué qui eut lieu lors de l'avènement au trône de Henri II, il y a vingt-cinq ans... Je n'en avais que vingt.

ARTHUR.

Il y a trente ans, madame de Cossé, ne vous en déplaît.

MADAME DE COSSÉ.

Vingt-cinq ou trente, peu importe... Alors je n'en avais que quinze. Eh bien, tout le monde resta en costume, jusqu'au moment où l'astrologue Lucas Gaudric prédit au roi qu'il serait tué

dans un combat singulier. Onze ans après, Montgomery accomplit sa prédiction.

ARTHUR.

C'est bien malheureux ; depuis ce temps il n'y a plus de tournois.

MADAME DE COSSÉ.

C'est effectivement quelque chose de bien fâcheux... Il ferait beau voir jouêter les jeunes gens de votre époque : voilà de plaisants damerets, en comparaison des chevaliers de Henri II.

ARTHUR.

Vous pourriez même dire, en comparaison des chevaliers du roi François I. Vous les avez vus, madame de Cossé.

MADAME DE COSSÉ.

J'étais un enfant... Je ne m'en souviens pas... Un enfant au berceau, entendez-vous ?

MARIE.

Mais il me semble, madame, que le baron de d'Épernon, le vicomte de Joyeuse, le seigneur de Bussy, le baron de Dunes...

ARTHUR.

Et le comte de Saint-Mégrin, donc...

MADAME DE COSSÉ.

Ah ! vous voilà encore avec votre petit Bordelais... J'aurais bien voulu le voir, avec une armure de deux cents livres, comme celle que portait M. de Cossé, mon noble époux, quand il me couronna Dame de la Beauté et des Amours, et brisa en mon honneur cinq lances, dont M. de Saint-Mégrin ne pourrait pas remuer la plus petite avec les deux mains... c'était au fameux tournoi de Soissons...

MARIE.

Au fameux tournoi de Soissons... ?

ARTHUR.

Eh ! oui... au fameux tournoi de Soissons, en 1546, un an avant la mort du roi François I, quand madame de Cossé était encore au berceau...

MADAME DE COSSÉ.

Petit drôle... vous vous fiez bien à ce que vous êtes le parent de madame la duchesse de Guise.

LES PRÉCÉDENTS ; LA DUCHESSE DE GUISE.

ARTHUR., COURANT À ELLE.

Oh ! venez, ma belle cousine et maîtresse ! et protégez-moi contre le courroux de votre première dame d'honneur..

LA DUCHESSE DE GUISE, DISTRAITE.

Qu'avez-vous fait, encore quelque espièglerie ?

ARTHUR.

Chevalier discourtois, je me souviens des dates.

MADAME DE COSSÉ, L'INTERROMPANT.

Madame la duchesse paraît préoccupée.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, non... N'auriez-vous pas trouvé ici un mouchoir à mes armes ?...

MARIE.

Non, madame.

ARTHUR.

Je vais le chercher ; et, si je le trouve, quelle sera ma récompense ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ta récompense, enfant... un mouchoir mérite-t-il donc une grande récompense. Eh bien ! cherche-le, Arthur.

MARIE.

Pendant que madame était retirée dans son appartement, où elle avait dit, en rentrant, qu'elle voulait rester seule, la reine Louise est venue pour lui faire une visite ; elle avait dans sa bourse le plus joli petit sapajou.

MADAME DE COSSÉ.

Oui, elle désirait connaître le déguisement de madame. Elle est entrée chez madame de Montpensier ; et, comme j'y étais, je

connais tous les costumes des seigneurs et dames de la cour.

LA DUCHESSE DE GUISE, À ARTHUR, QUI REVIENT S'ASSEOIR À SES
PIEDS.

Eh bien !

ARTHUR.

Je n'ai rien trouvé...

MADAME DE COSSÉ.

M. de Joyeuse est en Alcibiade... Il a un casque d'or massif... Son costume lui coûte, dit-on, 10,000 livres tournois. M. d'Épernon est...

ARTHUR.

Et M. de Saint-Mégrin ?.

(La duchesse tressaille.)

MADAME DE COSSÉ.

Ah !... M. de Saint-Mégrin, il avait aussi un costume très-brillant ; mais aujourd'hui il en a commandé un autre tout simple, un costume d'astrologue, semblable à celui que porte Côme Ruggieri...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ruggieri ?... Dites-moi, Ruggieri ne demeure-t-il pas rue de Grenelle, près l'hôtel Soissons ?

MARIE.

Oui.

LA DUCHESSE DE GUISE, À PART.

Plus de doute... c'était chez lui... J'avais cru le reconnaître...
(Haut.) N'est-il venu aucune autre personne ?

MADAME DE COSSÉ.

Si... M. Brantôme, pour vous offrir le volume de ses Dames Galantes... Je l'ai déposé sur cette table... La reine de Navarre y joue un grand rôle... Et puis, M. Ronsard est aussi venu... il voulait absolument vous voir. Vous lui avez reproché l'autre jour, chez madame de Montpensier, de ne pas assez soigner ses rimes, et il vous apportait une petite pièce de vers.

LA DUCHESSE DE GUISE, AVEC DISTRACTION.

Sur la rime...

MADAME DE COSSÉ.

Non ; mais mieux rimée qu'il n'a coutume de le faire. Madame la duchesse veut-elle les entendre ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Donnez à Arthur, il les lira.

ARTHUR, S'ASSEYANT ANS PIEDS DE LA DUCHESSE ET LISANT.

Mignonne, allons voir si la rose
Qui, ce matin, avait desclose
Sa robe de pourpre au soleil,
N'a point perdu cette vesprée,

Les plis de sa robe pourprée,
Et son teint an vôtre pareil.
Las ! Voyez comme en peu d'espace,
Mignonne, elle a, dessus la place,
Là, là, ses beautés laissé cheoir.
Ô vraiment, marastre nature !
Puisqu'une telle fleur ne dure
Que du matin jusques au soir.
Or donc, écoutez-moi, Mignonne :
Tandis que votre âge fleuronne
Dans sa plus verte nouveauté,
Cueillez, cueillez votre jeunesse ;
Comme à cette fleur, la vieillesse
Fera ternir votre beauté.

LA DUCHESSE, TOUJOURS DISTRAITE.

Mais il me semble qu'ils sont bien, ces vers.

ARTHUR.

Oh ! M. de Saint-Mégrin en fait au moins d'aussi jolis...

LA DUCHESSE DE GUISE.

M. de Saint-Mégrin ?...

MADAME DE COSSÉ.

Ce ne sont pas des vers amoureux, toujours...

ARTHUR.

Et pourquoi cela ?

MADAME DE COSSÉ.

Il est probable qu'il n'a encore trouvé aucune femme digne de son amour, puisqu'il est le seul, parmi tous les jeunes gens de la cour, qui ne porte pas le chiffre de sa dame sur son manteau.

ARTHUR.

Et s'il aimait quelqu'un dont il ne pût pas porter le chiffre ?... Cela peut être.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui... cela peut être.

MADAME DE COSSÉ, À ARTHUR.

Mais qu'a donc de si remarquable ce petit comte de Saint-Mégrin, pour être l'objet de votre enthousiasme ?

ARTHUR.

Si remarquable !... Ah ! je ne demande rien que d'être digne de devenir son page, quand je ne pourrai plus être celui de ma belle cousine.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Tu l'aimes donc bien ?...

ARTHUR.

Si j'étais femme, je n'aurais pas d'autre chevalier.

LA DUCHESSE DE GUISE, VIVEMENT.

Mesdames... je puis achever seule ma toilette ; je vous rappellerai, si j'ai besoin de vous... Reste, Arthur, reste ; j'ai quelques commissions à te donner.

LA DUCHESSE DE GUISE, ARTHUR.

ARTHUR.

J'attends vos ordres.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Bien ; mais je ne sais plus ce que j'avais à te dire. Je suis distraite, préoccupée... Que tu es bizarre, avec ton fanatisme pour ce jeune vicomte de Joyeuse !

ARTHUR.

Joyeuse... Non... Saint-Mégrin.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah ! oui... c'est vrai ; mais que trouves-tu de si extraordinaire en ce jeune homme ?... Moi je cherche en vain.

ARTHUR.

Vous ne l'avez donc pas vu courir la bague avec le roi ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Si.

ARTHUR.

Et qui donc pourriez-vous lui comparer pour son adresse ? S'il monte à cheval, c'est toujours le cheval le plus fougueux qui est le sien : s'il se bat moins souvent que les autres, c'est que l'on connaît sa force, et qu'on hésite à lui chercher querelle. Le roi seul peut-être pourrait se défendre contre lui. Tous les autres seigneurs de la cour lui portent envie, et cependant la coupe de leur pourpoint et de leurs manteaux est toujours réglée sur celle des siens.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui, oui, c'est vrai... Il est homme de bon goût ; mais madame de Cossé parlait de sa froideur pour les dames, et tu ne voudrais pas prendre pour modèle un chevalier qui ne les aimât pas.

ARTHUR.

Oh ! la dame de Sauve est là pour témoigner du contraire.

LA DUCHESSE DE GUISE, VIVEMENT.

La dame de Sauve ! on dit qu'il ne l'a jamais aimée.

ARTHUR.

S'il ne l'aime pas, il en aime certainement une autre.

LA DUCHESSE DE GUISE.

T'aurait-il choisi pour confident ?... il ne ferait pas preuve de prudence, en le prenant si jeune...

ARTHUR.

Si j'étais son confident, ma belle cousine... on me tuerait plutôt que de m'arracher son secret... mais il ne m'a rien confié... j'ai vu.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Tu as vu... quoi... qu'as-tu vu ?

ARTHUR.

Vous vous rappelez le jour où le roi invita toute la cour à visiter les lions qu'il avait fait venir de Tunis, et qu'on avait placés au Louvre, avec ceux qu'il nourrit déjà ?...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh ! oui... leur aspect seul m'a effrayée, quoique je les visse d'une galerie élevée de dix pieds au-dessus d'eux.

ARTHUR.

Eh bien ! à peine en étions-nous sortis, que leur gardien jeta un cri ; je rentrai, M. de Saint-Mégrin venait de s'élancer dans l'enceinte des animaux, pour y ramasser un bouquet qu'y avait laissé tomber une dame...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Le malheureux ! ce bouquet était le mien.

ARTHUR.

Le vôtre, ma belle cousine ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ai-je dit le mien ?.... oui, le mien, ou celui de madame de Sauve... vous savez qu'il a éperdument aimé madame de Sauve... le fou... Eh ! que faisait-il de ce bouquet ?

ARTHUR.

Oh ! il l'appuyait avec passion sur sa bouche... il le pressait contre son cœur... le gardien ouvrit une porte, et le fit sortir presque de force... il riait comme un insensé, lui jetait de l'argent ; puis il m'aperçut, cacha le bouquet dans sa poitrine, s'élança sur un cheval qui l'attendait dans la cour du Louvre, et disparut.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Est-ce tout ?... est-ce tout ?... oh ! encore, encore... parle-moi encore de lui.

ARTHUR.

Et depuis, je l'ai vu, il...

(ON ENTEND DU BRUIT DANS L'ANTICHAMBRE.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Silence ! enfant... Monsieur le duc... Reste près de moi, à mes pieds ; ne me quitte pas que je ne te l'ordonne...

LES PRÉCÉDENTS ; LE DUC DE GUISE.

LE DUC DE GUISE.

Vous étiez levée, madame... allez-vous rentrer dans votre appartement ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non, monsieur le duc, j'allais rappeler mes femmes pour achever ma toilette.

LE DUC DE GUISE.

Elle est inutile, madame, le bal n'a pas lieu, et vous devez en être contente, vous paraissiez n'y aller qu'à contre-cœur ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suivais vos ordres, et j'ai fait ce que j'ai pu pour que vous ne vissiez pas qu'ils m'étaient pénibles.

LE DUC DE GUISE.

Que voulez-vous ? j'ai compris que cette réclusion à laquelle vous vous condamnerez était ridicule à votre âge... et qu'il fallait de temps en temps vous montrer à la cour ; certaines personnes, madame, pourraient y remarquer votre absence, et l'attribuer à des motifs !... Mais il s'agit d'autre chose, madame... Arthur, laissez-nous...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Et pourquoi éloigner cet enfant, monsieur le duc ; est-ce donc un entretien secret que vous voudriez ?...

LE DUC DE GUISE.

Et pourquoi le retenir, madame ! Craindriez-vous de rester seule avec moi ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, monsieur, et pourquoi ?

LE DUC DE GUISE.

En ce cas, sortez, Arthur... Eh bien !...

ARTHUR.

J'attends les ordres de ma maîtresse, monsieur le duc.

LE DUC DE GUISE.

Vous l'entendez, madame ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Arthur, éloignez-vous.

ARTHUR.

J'obéis.

(Il sort.)

LE DUC DE GUISE, LA DUCHESSE DE GUISE.

LE DUC DE GUISE.

Vrai Dieu ! madame, il est bien bizarre que les ordres donnés par ma bouche aient besoin d'être ratifiés par la vôtre...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ce jeune homme m'appartient, et il a cru devoir attendre de moi-même...

LE DUC DE GUISE.

Cette obstination n'est pas naturelle, madame ; on connaît Henri de Lorraine, et l'on sait qu'il a toujours chargé son poignard de réitérer un ordre de sa bouche.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh ! monsieur, quelle conséquence pouvez-vous tirer du plus ou moins d'obéissance de cet enfant ?

LE DUC DE GUISE.

Moi, aucune... mais j'avais besoin de son absence pour vous exposer plus librement le motif qui m'amène... Voulez-vous bien me servir de secrétaire ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, monsieur, et pour écrire à qui ?

LE DUC DE GUISE.

Que vous importe ? c'est moi qui dicterai. (Approchant une plume et du papier.) Voilà ce qu'il vous faut.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je crains de ne pouvoir former un seul mot ; ma main tremble... ne pourriez-vous par une autre personne ?...

LE DUC DE GUISE.

Non, madame... il est indispensable que ce soit vous.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mais, au moins, remettez à plus tard...

LE DUC DE GUISE.

Cela ne peut se remettre, madame ; d'ailleurs, il suffira que votre écriture soit lisible... écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je suis prête...

LE DUC DE GUISE, DICTANT.

Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent, cette nuit, à l'hôtel de Guise ; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une heure du matin ; vous pouvez y à l'aide d'un costume, de ligueur, passer sans être aperçu... l'appartement de madame la duchesse de Guise est au second...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Je n'écrirai pas davantage que je ne sache à qui est destiné ce billet...

LE DUC DE GUISE.

Vous le verrez, madame, en mettant l'adresse.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Elle ne peut être pour vous, monsieur ; et à tout autre, elle compromet mon honneur...

LE DUC DE GUISE.

Votre honneur !... Vive Dieu ! madame ; et qui doit en être plus jaloux que moi ? ... laissez-m'en juge, et suivez mon désir...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Votre désir, je dois m'y refuser.

LE DUC DE GUISE.

Obéissez à mes ordres, alors...

LA DUCHESSE DE GUISE.

À vos ordres !... peut-être ai-je le droit d'en demander la cause...

LE DUC DE GUISE.

La cause, madame ; tous ces retards me prouvent que vous la connaissez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, et comment ?

LE DUC DE GUISE.

Peu m'importe... écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Permettez que je me retire...

LE DUC DE GUISE.

Vous ne sortirez pas.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous n'obtiendrez rien de moi, en me contraignant à rester.

LE DUC DE GUISE, LA FORÇANT À S'ASSEOIR.

Peut-être vous réfléchirez, madame : mes ordres méprisés par vous ne le sont point encore par tout le monde... et d'un mot, je puis substituer à l'oratoire élégant de l'hôtel de Guise l'humble cellule d'un cloître.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Désignez-moi le couvent où je dois me retirer, monsieur le duc ; les biens que je vous ai apportés comme princesse de Porcian y paieront la dot de la

duchesse de Guise.

LE DUC DE GUISE.

Oui, madame ; sans doute vous jugez en vous-même que ce ne serait qu'une faible expiation. D'ailleurs, l'espoir vous suivrait au delà de la grille ; il n'est point de murs si élevés qu'on ne puisse franchir, surtout si on y est aidé par un chevalier adroit, puissant et dévoué. Non, madame, non, je ne vous laisserai pas cette chance ; mais revenons à cette lettre, il faut qu'elle s'achève.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Jamais, monsieur, jamais.

LE DUC DE GUISE.

Ne me poussez pas à bout, madame : c'est déjà beaucoup que j'aie consenti à vous menacer deux fois.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh bien ! je préfère une réclusion éternelle.

LE DUC DE GUISE.

Mort et damnation ! croyez-vous donc que je n'aie que ce moyen ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Et quel autre ? — (Le duc verse le contenu d'un flacon dans une petite coupe.) Ah ! vous ne voudriez pas m'assassiner... Que faites-vous, monsieur de Guise, que faites-vous ?

LE DUC DE GUISE.

Rien... j'espère seulement que la vue de ce breuvage aura une vertu que n'ont point mes paroles.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh quoi !... vous pourriez !... ah !

LE DUC DE GUISE.

Écrivez, madame, écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non, non. Ô mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC DE GUISE, SAISISANT LA COUPE.

Eh bien !...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Henri, au nom du ciel ! je suis innocente, je vous le jure... Que la mort d'une faible femme ne souille pas votre nom. Henri, ce serait un crime affreux, car je ne suis pas coupable ; j'embrasse vos genoux ; que voulez-vous de plus ? Oui, oui, je crains la mort.

LE DUC DE GUISE.

Il y a un moyen de vous y soustraire.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Il est plus affreux qu'elle encore... Mais non, tout cela n'est qu'un jeu pour m'épouvanter. Vous n'avez pas pu avoir, vous n'avez pas eu cette exécration idée.

LE DUC DE GUISE, RIANANT.

Un jeu, madame !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Non... Votre sourire m'a tout dit...

(ELLE ABAISSE LA TÊTE ENTRE SES MAINS, ET PRIE.)

LE DUC DE GUISE.

Êtes-vous décidée ?

LA DUCHESSE DE GUISE, SE RELEVANT SEULE.

Je le suis.

LE DUC DE GUISE.

À l'obéissance ?

LA DUCHESSE DE GUISE, PRENANT LA COUPE.

À la mort !

LE DUC DE GUISE, LUI ARRACHANT LA COUPE ET LA JETANT.

Vous l'aimiez bien, madame !... Elle a préféré... Malédiction !
malédiction ! sur vous et sur lui... sur lui surtout qui est tant
aimé !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Malheur ! malheur à moi ! car mes forces sont épuisées.

LE DUC DE GUISE.

Oui, malheur, car il est plus facile à une femme d'expirer que
de souffrir. — (Lui saisissant le bras avec son gant de fer.)
Écrivez.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh ! laissez-moi.

LE DUC DE GUISE.

Écrivez !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Vous me faites mal, Henri.

LE DUC DE GUISE.

Écrivez, vous dis-je !

LA DUCHESSE DE GUISE, ESSAYANT DE DÉGAGER SON BRAS.

Vous me faites bien mal, Henri ; vous me faites horriblement mal... Grâce ! grâce ! ah !

LE DUC DE GUISE.

Écrivez donc.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Le puis-je ? Ma vue se trouble... Une sueur froide... ô mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie, je vais mourir.

(Elle s'évanouit.)

LE DUC DE GUISE.

Eh ! non, vous ne mourrez pas.

(Il lui fait respirer un flacon.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Qu'exigez-vous de moi ?

LE DUC DE GUISE.

Que vous m'obéissiez.

LA DUCHESSE DE GUISE, ACCABLÉE.

J'obéis. Mon Dieu ! tu le sais, j'ai bravé la mort... la douleur seule m'a vaincue ; je l'ai supportée autant qu'une faible femme pouvait le faire... Elle a été au delà de mes forces. Tu l'as permis, ô mon Dieu ! le reste est entre tes mains.

LE DUC DE GUISE, DICTANT.

L'appartement de madame la duchesse de Guise est au second, et cette clef en ouvre la porte. —

L'adresse maintenant.

....(Pendant qu'il plie la lettre, madame de Guise
.....relève sa manche, et l'on voit sur son bras des
.....traces bleuâtres.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Que dirait la noblesse de France, si elle savait que le duc de Guise a meurtri le bras d'une femme avec un gantelet de chevalier.

LE DUC DE GUISE.

Le duc de Guise en rendra raison à quiconque viendra la lui demander. Achevez : À M. le comte de Saint-Mégrin.

LA DUCHESSE DE GUISE.

C'était donc bien à lui !

LE DUC DE GUISE.

Ne l'avez-vous pas deviné ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le duc, ma conscience me permettait d'en douter, du moins.

LE DUC DE GUISE.

Assez, assez. Appelez un de vos pages, et remettez-lui cette lettre — (Allant à la porte du salon et ôtant la clef.) et cette clef.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah ! monsieur de Guise ! puisse-t-on avoir plus pitié de vous que vous n'avez eu pitié de moi !

LE DUC DE GUISE.

Appelez un page.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Aucun n'est là...

LE DUC DE GUISE.

Arthur ne doit pas être loin... et je suis certain qu'au premier coup de votre sifflet d'argent... mais auparavant, madame, faites bien attention que je suis là, derrière ce rideau... un seul signe, un seul mot... cet enfant est mort... et c'est vous qui l'aurez tué... — (Il siffle.) Songez-y, madame...

LES PRÉCÉDENTS ; ARTHUR.

ARTHUR

Me voilà ! madame ; Dieu ! grand Dieu ! que vous êtes pâle !...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Moi, pâle ! non, tu te trompes... (Lui tendant la lettre et la retirant.) Ce n'est rien... éloigne-toi, Arthur, éloigne-toi...

ARTHUR.

Moi vous quitter quand vous souffrez !... voulez-vous que j'appelle vos femmes ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Garde-t'en bien, Arthur... prends cette lettre... cette clef... et va-t'en... pars... pars...

ARTHUR, LISANT.

À monsieur le comte de Saint-Mégrin... Oh ! qu'il sera heureux, madame... je cours !...

(Il sort.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Heureux !... oh ! non... non ; reviens... reviens, Arthur !... Arthur...

LE DUC DE GUISE, LUI METTANT LA MAIN SUR LA BOUCHE.

Silence ! madame.

LA DUCHESSE DE GUISE, TOMBANT DANS SES BRAS.

Ah !...

LE DUC DE GUISE, L'EMPORTANT DANS LE SALON,
ET REFERMANT LA PORTE AVEC UNE DOUBLE CLEF.

Et maintenant, que cette porte ne se rouvre plus que pour lui !

Acte IV

LE DUC DE GUISE.

PERSONNAGES

HENRI.

CATHERINE DE MÉDICIS.

LE DUC DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN.

D'ÉPERNON.

JOYEUSE.

SAINT-LUC.

RUGGIERI.

ARTHUR.

DU HALDE.

GEORGES.

MÊME DÉCORATION QU'AU DEUXIÈME ACTE.

ARTHUR ENTRANT, PUIS SAINT-MÉGRIN.

ARTHUR.

Dans la salle du Conseil, l'appartement de M. de Saint-Mégrin, à gauche. — (Saint-Mégrin sort de son appartement.) Pour vous, comte.

SAINT-MÉGRIN.

Cette lettre et cette clef sont pour moi, dis-tu ? Oui... À monsieur le comte de Saint-Mégrin. De qui les tiens-tu ?...

ARTHUR.

Quoique vous ne les attendissiez de personne, ne pouviez-vous les espérer de quelqu'un ?...

SAINT-MÉGRIN.

De quelqu'un !... comment !... Et qui es-tu, toi-même ?

ARTHUR.

Êtes-vous si ignorant en blason, comte, que vous ne puissiez reconnaître les armes réunies de deux maisons souveraines ?...

SAINT-MÉGRIN.

La duchesse de Guise !... — (Lui mettant la main sur la bouche.) Tais-toi !... Je sais tout... — (Il lit.) Elle-même t'a remis cette lettre ?

ARTHUR.

Elle-même.

SAINT-MÉGRIN.

Elle-même !... Jeune homme, ne cherche pas à m'abuser ! Je ne connais pas son écriture... Avoue-le-moi, tu as voulu me tromper...

ARTHUR.

Moi, vous tromper... Ah !...

SAINT-MÉGRIN.

Où t'a-t-elle remis cette lettre ?

ARTHUR.

Dans son oratoire.

SAINT-MÉGRIN.

Elle était seule ?

ARTHUR.

Seule.

SAINT-MÉGRIN.

Et que paraissait-elle éprouver ?

ARTHUR.

Je ne sais... mais elle était pâle et tremblante.

SAINT-MÉGRIN.

Dans son oratoire ! seule, pâle et tremblante !... Tout cela devait être, et cependant j'étais si loin de m'attendre... Non, c'est impossible. — (Il relit.) Plusieurs membres de la Sainte-Union se rassemblent cette nuit à l'hôtel de Guise ; les portes en resteront ouvertes jusqu'à une heure du matin. À l'aide d'un déguisement de ligueur, vous pouvez passer sans être aperçu ; l'appartement de madame la duchesse de Guise est au second, et cette clef en ouvre la porte. À monsieur le comte de Saint-Mégrin. C'est bien à moi... pour moi ; ce n'est point un songe... ma tête ne s'égare pas... Cette clef... ce papier... ces lignes tracées, tout est réel !... il

n'y a point là d'illusion... — (Il porte la lettre à ses lèvres.) Je suis aimé... aimé...

ARTHUR.

À votre tour, comte, silence !...

SAINT-MÉGRIN.

Oui, tu as raison ; silence !... et à toi aussi, jeune homme, silence !... Sois muet comme la tombe... oublie ce que tu as fait, ce que tu as vu ; ne te rappelle plus mon nom, ne te rappelle plus celui de ta maîtresse. Elle a montré de la prudence en te chargeant de ce message. Ce n'est point parmi les enfants qu'on doit craindre les délateurs.

ARTHUR.

Et moi, comte, je suis fier d'avoir un secret à nous deux.

SAINT-MÉGRIN.

Oui... mais un secret terrible : un de ces secrets qui tuent. Ah ! fais en sorte que ta physionomie ne le trahisse pas, que tes yeux ne le révèlent jamais... Tu es jeune ; conserve la gaieté et l'insouciance de ton âge. S'il arrive que nous nous rencontrions, passe sans me connaître, sans m'apercevoir ; si tu avais encore dans l'avenir quelque chose à m'apprendre, ne l'exprime point par des paroles, ne le confie pas au papier ; un signe, un regard me dira tout... Je devinerai le moindre de tes gestes ; je comprendrai ta plus secrète pensée. Je ne puis te récompenser du bonheur que je te dois... Mais si jamais tu avais besoin de mon aide, ou de mon secours, viens à moi, parle... et ce que tu demanderas, tu l'auras,

sur mon âme, fut-ce mon sang. Sors, sors maintenant, et prends garde qu'on ne te voie... Adieu, adieu !

ARTHUR, LUI PRESSANT LA MAIN.

Adieu, comte, adieu !

SAINT-MÉGRIN, PUIS GEORGES.

SAINT-MÉGRIN.

Va, jeune homme, et que le ciel veille sur toi ! Mais il est dix heures, j'ai à peine le temps de me procurer le costume à l'aide duquel... Georges ! (Son valet entre.) il me faut pour ce soir un costume de ligueur... occupe-toi à l'instant de te le procurer. Que je le trouve ici quand j'en aurai besoin ; va. — (Georges sort.) Mais qui vient ici enveloppé d'un manteau ?... Ah ! c'est Côme Ruggieri.

SAINT-MÉGRIN, RUGGIERI.

SAINT-MÉGRIN.

Viens, oh ! viens, mon père, que je te remercie. Eh bien ! toutes tes prédictions se sont réalisées. Je te rends grâces, car je suis heureux ; oh ! oui, oui, plus heureux que tu ne peux le croire... Tu ne me réponds pas, tu m'examines !

RUGGIERI.

Jeune homme, avance avec moi du côté de cette lumière.

SAINT-MÉGRIN.

Oh ! que peux-tu lire sur mon front, si ce n'est un avenir d'amour et de bonheur...

RUGGIERI.

La mort peut-être.

SAINT-MÉGRIN.

Que dites-vous, mon père ?...

RUGGIERI.

La mort !...

SAINT-MÉGRIN, RIANT.

Ah ! mon père, de grâce, laissez-moi vivre jusqu'à demain, c'est tout ce que je vous demande.

RUGGIERI.

Mon fils, nos instants sont comptés au ciel, et Dieu tient en sa main la vie et la mort des hommes. Souviens-toi de Dugast.

SAINT-MÉGRIN.

Il est vrai que je cours un danger ; demain je me bats avec le duc de Guise.

RUGGIERI.

Demain ! à quelle heure ?

SAINT-MÉGRIN.

À dix heures.

RUGGIERI.

Ce n'est pas cela. Si demain à dix heures tu vois encore la lumière du ciel, compte alors sur des jours longs et heureux. Vois-tu cette étoile ?

SAINT-MÉGRIN.

Qui brille près d'une autre plus brillante encore ?

RUGGIERI.

Oui, et à l'occident, distingues-tu ce nuage sombre qui n'est encore qu'un point dans l'immensité ?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, hé bien ?...

RUGGIERI.

Hé bien ! dans une heure, cette étoile aura disparu sous ce nuage, et cette étoile, c'est la tienne.

(Il sort.)

SAINT-MÉGRIN, PUIS JOYEUSE.

SAINT-MÉGRIN.

Cette étoile, c'est la mienne ! Ruggieri, arrête ! Il ne m'entend pas ; il entre chez la reine-mère. Cette étoile, c'est la mienne ; et ce nuage !... Vive Dieu ! je suis bien insensé de croire aux paroles de ce visionnaire... Ces signes ne l'ont jamais trompé, dit-il ! Dugast ! Dugast ! et toi aussi, tu volais comme moi à un rendez-vous d'amour, lorsque tu es tombé assassiné ; et ton sang, en sortant

de tes vingt-deux blessures, bouillait encore d'espérance et de bonheur. Ah ! si je dois mourir aussi, mon Dieu ! mon Dieu ! que je ne meure du moins qu'au retour !

xxxx(Entre Joyeuse.)

JOYEUSE.

Eh bien ! que fais-tu là ? Est-ce que tu lis dans les astres, toi ?

SAINT-MÉGRIN.

Moi ! non.

JOYEUSE.

Je t'avais pris en entrant pour un astrologue. Quoi ! encore ? mais, qu'as-tu donc ?

SAINT-MÉGRIN.

Rien, rien ; je regarde le ciel.

JOYEUSE.

est superbe ! les étoiles étincellent.

SAINT-MÉGRIN, AVEC MÉLANCOLIE.

Joyeuse, crois-tu qu'après notre mort notre âme doive habiter un de ces globes brillants sur lesquels notre vue s'est arrêtée tant de fois pendant notre vie ?

JOYEUSE.

Ces pensées ne me sont jamais venues, sur mon âme ; elles sont trop tristes... Tu connais ma devise : hilariter, joyeusement...

voilà pour ce monde... quant à l'autre, peu m'importe ce qu'il sera, pourvu que je m'y trouve bien.

SAINT-MÉGRIN, SANS L'ÉCOUTER.

Crois-tu que là nous serons réunis aux personnes que nous avons aimées ici-bas ?... Dis ; ... crois-tu que l'éternité puisse être le bonheur ?...

JOYEUSE.

Vrai Dieu ! tu deviens fou, Saint-Mégrin ; quel diable de langage me parles-tu là ? Arrange-toi de manière à ce que demain, à pareille heure, M. de Guise puisse t'en donner des nouvelles sûres, et ne me demande pas cela à moi. J'ai déjà le cou tout disloqué d'avoir regardé en l'air.

SAINT-MÉGRIN.

Tu as raison... oui... oui... je suis un insensé...

JOYEUSE.

Voilà le roi... Voyons... Éloigne cet air soucieux. On dirait, sur mon âme, que ce duel t'inquiète. Est-ce que tu serais fâché ?...

SAINT-MÉGRIN.

Moi, fâché !... Vrai Dieu ! s'il me tue, Joyeuse, ce ne sera pas ma vie que je regretterai, ce sera de lui laisser la sienne.

LES PRÉCÉDENTS ; HENRI, D'ÉPERNON, SAINT-LUC, BUSSY, DU
HALDE, PLUSIEURS PAGES ET SEIGNEURS, PUIS CATHERINE DE
MÉDICIS.

HENRI.

Soyez tranquilles, messieurs, soyez tranquilles : toutes nos mesures sont prises. Seigneur de Bussy, nous vous rendons notre amitié, en récompense de la manière dont vous avez secondé notre brave sujet, le comte de Saint-Mégrin.

BUSSY D'AMBOISE.

Sire !

HENRI, À SAINT-MÉGRIN.

Te voilà, mon digne ami ; pourquoi n'es-tu pas venu me voir ? Cimier, faites apporter un fauteuil près notre trône : ma mère assistera à la séance ; prévenez-la qu'elle va s'ouvrir. Ah ! auparavant, sur la première marche, placez un tabouret pour M. le comte de Saint-Mégrin. — (À Saint-Mégrin.) J'ai à te parler... Par la mort Dieu ! nous voilà tous rassemblés, messieurs ; il ne nous manque plus que notre beau cousin de Guise...

CATHERINE, ENTRANT.

Il ne se fera pas attendre, mon fils ; j'ai aperçu
ses pages dans l'antichambre.

HENRI.

Ils seront les bienvenus, ma mère. Messieurs, prenez vos places. D'Épernon, la tienne est devant cette table ; c'est toi qui seras notre secrétaire, en l'absence de Morvilliers.

CATHERINE.

Surtout... sire.

HENRI.

Soyez tranquille, ma mère, soyez tranquille.

LES PRÉCÉDENTS ; LE DUC DE GUISE.

HENRI.

Entrez, mon beau cousin, entrez. Nous avons songé d'abord à faire dresser, nous-même, l'acte de reconnaissance que nous vous avons promis ; mais nous avons pensé que celui que M. d'Humières a fait signer aux nobles de Péronne et de Picardie serait ce qu'il y aurait de mieux ; quant à la nomination du chef, un article au bas du premier suffira, et déjà vous avez sans doute quelques idées pour sa rédaction ?

LE DUC DE GUISE.

Oui, sire, je m'en suis occupé. J'ai voulu épargner à Votre Majesté la peine... l'ennui...

HENRI.

Vous êtes bien aimable, mon cousin ; veuillez donner cet acte à M. le baron d'Épernon ; lisez-le-nous à haute et intelligible voix, baron. Or, écoutez, messieurs.

D'ÉPERNON, LISANT.

Association faite entre les princes, seigneurs, gentilshommes et autres, tant de l'état ecclésiastique que de la noblesse et du tiers état, sujets et habitants du pays de Picardie.

xxxxPremièrement.

HENRI.

Attends, d'Épernon. Messieurs, nous connaissons tous cet acte, dont je vous ai montré copie ; il est donc inutile de lire les dix-huit articles dont il se compose : passez à la fin, et vous, monsieur le duc, approchez et dictez vous-même. Réfléchissez qu'il s'agit de nommer un chef à une grande association ! Il faut donc que ce chef ait de grands pouvoirs... Enfin, mon beau cousin, faites comme pour vous.

LE DUC DE GUISE.

Je vous remercie de votre confiance, sire, vous serez content.

SAINT-MÉGRIN.

Que faites-vous, sire ?...

HENRI.

Laisse-moi.

LE DUC DE GUISE, DICTANT.

1. L'homme que Sa Majesté honorera de son choix devra être issu d'une maison souveraine, digne de l'amour et de la confiance des Français par sa conduite passée et sa foi en la religion catholique.

2. Le titre de lieutenant général du royaume de France lui sera octroyé, et les troupes mises à sa disposition.

3. Comme ses actions auront pour but le plus grand bien de la cause, il ne devra en rendre compte qu'à Dieu et à sa conscience.

HENRI.

Très-bien !

SAINT-MÉGRIN.

Bien !... et vous pouvez approuver de semblables conditions, sire... revêtir un homme d'une pareille puissance !

HENRI.

Silence !

JOYEUSE.

Mais, sire...

HENRI.

Silence, messieurs ; nous désirons, entendez-vous ? nous désirons positivement que, quel que soit le choix que nous allons faire, il vous soit agréable. Mon cousin, donnez-leur donc, en bon et loyal sujet, un exemple de soumission. Vous êtes le premier de mon royaume après moi, mon beau cousin, et, dans ce cas surtout, vous êtes intéressé à ce qu'on m'obéisse.

LE DUC DE GUISE.

Sire, je reconnais d'avance pour chef de la Sainte-Union celui que vous allez désigner ; et je regarderai comme rebelle quiconque osera braver ses ordres.

HENRI.

C'est bien, monsieur le duc. Écris, d'Épernon. — (Se levant de son trône.) Nous, Henri de Valois, roi de France et de Pologne,

approuvons, par le présent acte rédigé par notre féal et amé cousin Henri de Lorraine, duc de Guise, l'association connue sous le nom de la Sainte-Union... et, de notre autorité, nous nous en déclarons le chef.

LE DUC DE GUISE.

Comment !...

HENRI.

En foi de quoi, nous l'avons fait revêtir de notre sceau royal — (Descendant du trône et prenant la plume.) et l'avons signé de notre main, Henri. — (Passant la plume au duc de Guise.) À vous, mon cousin : à vous qui êtes le premier du royaume après moi... Eh bien, vous hésitez ! Croyez-vous que le nom de Henri de Valois et les trois fleurs de lis de France ne figurent pas aussi dignement au bas de cet acte que le nom de Henri de Guise et les trois merlettes de Lorraine ? Par la mort-Dieu ! vous vouliez un homme qui possédât l'amour des Français... Est-ce que nous ne sommes pas aimé, monsieur le duc ? Répondez d'après votre cœur. Vous vouliez un homme d'une haute noblesse ; je me crois aussi bon gentilhomme que qui que ce soit ici. Signez donc, monsieur le duc, signez ; car vous avez dit vous-même que quiconque ne le ferait pas serait rebelle.

LE DUC DE GUISE, À CATHERINE, À PART.

Oh ! Catherine, Catherine !

HENRI, INDIQUANT LA PLACE OÙ IL DOIT SIGNER.

Là, monsieur le duc, au-dessous de moi.

JOYEUSE.

Vive Dieu ! je ne m'attendais pas à celle-là. — (Tendant la main pour prendre la plume.) Après vous, monsieur de Guise.

HENRI.

Oui, messieurs, signez, signez tous. D'Épernon, tu veilleras à ce que des copies de cet acte soient envoyées dans toutes les provinces de notre royaume.

D'ÉPERNON.

Oui, sire.

SAINT-PAUL, À DEMI VOIX.

Nous n'avons pas été heureux, monsieur le duc, dans notre première entreprise.

LE DUC DE GUISE, DE MÊME.

La fortune nous doit un dédommagement ; la seconde réussira. Mayenne est arrivé. Vous prendrez ses ordres.

HENRI.

Messieurs, nous vous demandons bien pardon de cette longue séance ; cela n'a pas été tout à fait aussi amusant qu'un bal masqué ; mais prenez-vous-en à notre beau cousin de Guise : c'est lui qui nous y a forcé. Adieu, monsieur le duc, adieu. Veillez toujours sur les besoins de l'État, en bon et fidèle sujet, comme vous venez de le faire, et n'oubliez pas que quiconque n'obéira pas au chef que j'ai nommé, sera déclaré traître de haute trahison. Sur ce, je

vous abandonne à la garde de Dieu, messieurs... Êtes-vous contente de moi, ma mère ?

CATHERINE.

Oui, mon fils ; mais n'oubliez pas que c'est moi...

HENRI.

Non, non, ma mère ; d'ailleurs vous vous chargeriez de m'en faire souvenir... n'est-ce pas ? Reste, Saint-Mégrin.

(Tous sortent.)

HENRI, SAINT-MÉGRIN.

HENRI.

Eh bien ! Saint-Mégrin, j'ai profité, je l'espère, de tes conseils ; j'ai détrôné mon cousin de Guise, et me voilà roi des ligueurs, à sa place.

SAINT-MÉGRIN.

Puissiez-vous ne pas vous en repentir, sire ! mais cette idée n'est pas de vous. J'y ai reconnu...

HENRI.

Eh bien ! quoi ?... parle...

SAINT-MÉGRIN.

La politique cauteleuse de votre mère... Elle croit avoir tout gagné lorsqu'elle a gagné du temps. Je me doutais qu'elle machinait quelque chose contre le duc de Guise... Je l'avais entendue,

en lui parlant, l'appeler son ami. Quant à vous, sire, c'est à regret que je vous ai vu signer cet acte. Vous étiez roi, vous n'êtes plus qu'un chef de parti.

HENRI.

Et que fallait-il donc faire ?

SAINT-MÉGRIN.

Repousser la politique florentine, et agir franchement.

HENRI.

De quelle manière ?

SAINT-MÉGRIN.

En roi. Vive Dieu ! les preuves de la rébellion de M. de Guise ne vous auraient pas manqué.

HENRI.

Je les avais.

SAINT-MÉGRIN.

Il fallait donc vous en servir et le faire juger.

HENRI.

Les parlements sont pour lui.

SAINT-MÉGRIN.

Il fallait imposer aux parlements la puissance de votre volonté. La Bastille a de bonnes murailles, de larges fossés, un gouver-

neur fidèle ; et M. de Guise, en s'y rendant, n'aurait eu qu'à suivre les traces des maréchaux de Montmorency et de Cossé.

HENRI.

Mon ami, il n'y a pas de murailles assez solides pour enfermer un tel prisonnier... Je ne connais qu'un cercueil de plomb et un tombeau de marbre qui puissent m'en répondre... Mets-le seulement en état d'y entrer, Saint-Mégrin, et je me charge de faire fondre l'un et de faire élever l'autre...

SAINT-MÉGRIN.

Et, cela étant, sire, il sera puni, il est vrai ; mais
non pas comme il l'aura mérité...

HENRI.

Peu m'importe la différence des moyens, quand le résultat est le même... J'espère, Saint-Mégrin, que tu n'as rien négligé pour te préparer à ce combat, et que tu as accompli tes devoirs religieux ?

SAINT-MÉGRIN.

Non, sire, je n'en ai pas encore eu le temps...

HENRI.

Comment, tu n'en as pas eu le temps ?... As-tu donc oublié le duel de Jarnac et de La Châtaigneraie ? il avait été fixé à quinze jours de celui du défi... Eh bien ! ces quinze jours, Jarnac les a passés en prières, tandis que La Châtaigneraie courait de plaisirs

en plaisirs, sans penser autrement à Dieu... Aussi Dieu l'a puni, Saint-Mégrin !

SAINT-MÉGRIN.

Sire, mon intention est d'accomplir tous mes devoirs de chrétien : mais, auparavant, il en est d'autres qui m'appellent... Permettez...

HENRI.

Comment, d'autres !

SAINT-MÉGRIN, AVEC IMPATIENCE.

Sire, ma vie est entre les mains de Dieu... et, s'il a décidé ma mort, sa volonté soit faite !

HENRI.

Eh !... que dites-vous là ?... Votre existence vous appartient-elle, monsieur, pour en faire si peu de cas ?... Non, par la mort-Dieu ! elle est à nous qui sommes votre roi et votre ami. Quand il s'agira de vos affaires, vous vous laisserez tuer, si tel est votre bon plaisir : mais quand il s'agira des nôtres, monsieur le comte, nous vous prions d'y regarder à deux fois.

SAINT-MÉGRIN.

Vrai Dieu, sire, je ferai de mon mieux ; soyez tranquille.

HENRI.

Tu feras de ton mieux... ce n'est point assez : fais-lui jurer qu'il n'a ni plastron, ni talisman, ni armes cachées ; et, quand il l'aura

fait, alors rappelle toute ta force, tout ton courage ; pousse vivement à lui.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, sire.

HENRI.

Une fois délivré de lui, vois-tu, nous ne sommes plus deux en France, je suis vraiment roi... vraiment libre... je ne fais plus rien que par tes conseils... Ma mère va être fière de celui qu'elle m'a donné ; car tu avais raison, il vient d'elle, et il faudra que je le paye en obéissance... Mais, après ta victoire, elle n'aura plus de moyens de se ressaisir de moi... D'ailleurs, tu me défendrais contre elle... car tu es mon ami...

SAINT-MÉGRIN.

Sire, Dieu et mon épée me seront en aide.

HENRI.

Dieu... je m'en charge... puisque tu parais si peu t'en soucier... Quant à ton épée, je veux en juger par moi-même... — (Il appelle.) Du Halde, apporte des épées émoussées.

SAINT-MÉGRIN.

Sire, est-ce à une pareille heure, quand Votre Majesté doit avoir besoin de repos ?...

HENRI.

Du repos !... du repos !... Ils sont tous à me parler de repos !... et crois-tu qu'il dorme, lui...? ou s'il dort, que rêve-t-il ? Qu'il commande insolemment sur le trône de France, et que moi... moi, son roi... je prie humblement dans un cloître... Un roi ne dort pas, Saint-Mégrin. — (Appelant.) Du Halde ! donne-nous ces épées.

SAINT-MÉGRIN.

Sire, je ne puis en ce moment ; vous m'avez rappelé des devoirs sacrés, il faut que je les accomplisse.

HENRI.

Oh oui !... Eh bien ! écoute, demain... — (L'heure sonne.) Attends ; c'est minuit, je crois ?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, sire, c'est minuit.

HENRI.

Chaque fois que sonne cette heure, je prie Dieu de bénir le jour où je vais entrer. — (À Du Halde.) Du Halde, porte ces épées dans ma chambre. — (À Saint-Mégrin.) Il faut que je te quitte ; mais viens me trouver demain de bonne heure avant le combat.

SAINT-MÉGRIN.

J'irai, sire, j'irai.

HENRI.

Bien ! je compte sur toi.

SAINT-MÉGRIN.

Maintenant, je puis me retirer. Votre Majesté est satisfaite.

HENRI.

Oui, le roi est si content, que l'ami veut faire quelque chose pour toi... Tiens, voilà un talisman sur lequel Ruggieri a prononcé des charmes ; celui qui le porte ne peut mourir, ni par le fer, ni par le feu. Je te le prête ; tu me le rendras, au moins, après le combat ?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, sire...

HENRI.

Adieu, Saint-Mégrin... maintenant, je vais dormir.

SAINT-MÉGRIN.

Adieu, sire...

HENRI.

Jeune, brave, aimé de ton roi, tu iras loin, Saint-Mégrin, je te le promets.

SAINT-MÉGRIN.

Merci, sire, merci...

HENRI.

Adieu...

SAINT-MÉGRIN.

Adieu, sire, adieu.

SAINT-MÉGRIN, GEORGES.

SAINT-MÉGRIN.

Je suis seul, enfin ! — (Appelant.) Georges... ah ! te voilà...
Mon costume... bien... aide-moi... aide-moi...

GEORGES.

Vous allez sortir... Voulez-vous que je fasse venir une chaise à
porteurs ?

SAINT-MÉGRIN.

Non...

GEORGES.

Le temps est à l'orage...

SAINT-MÉGRIN.

Oui. — (Allant à la fenêtre avec un rire convulsif.) Il n'y aura
bientôt plus une étoile au ciel...

GEORGES.

Et vous allez sortir à pied ?

SAINT-MÉGRIN.

Oui, à pied...

GEORGES.

Sans armes...

SAINT-MÉGRIN.

J'ai mon épée et mon poignard, cela suffit... Cependant donne-moi l'épée de Schomberg ; elle est plus forte.

GEORGES.

La voilà... Voulez-vous que je vous accompagne ?...

SAINT-MÉGRIN.

Non. Il faut que je sorte seul.

GEORGES.

Àminuit passé... que dirait votre mère ?

SAINT-MÉGRIN, À LA FENÊTRE.

Ma mère... oui, oui, tu as raison... L'orage s'étend... Ma pauvre mère, je voudrais bien la revoir... ne fût-ce qu'un instant. Écoute : tu lui donneras cette chaîne, — (Coupant une boucle de cheveux avec son poignard.) ces cheveux, demain, si tu ne me revois pas, entends-tu.

GEORGES.

Et pourquoi, monseigneur, pourquoi ?...

SAINT-MÉGRIN.

Tu ne sais pas, tu ne peux pas savoir... je ne puis pas te dire...
Donne-moi mon manteau...

GEORGES.

Mon maître... mon jeune maître... ne sortez pas, au nom du
ciel... la nuit sera terrible.

SAINT-MÉGRIN.

Oui, terrible, peut-être... N'importe, il le faut, elle m'attend,
j'ai tardé beaucoup... Oh ! s'il allait être trop tard...

GEORGES.

Au nom du ciel, laissez-moi vous suivre.

SAINT-MÉGRIN, AVEC COLÈRE.

Reste, je te l'ordonne.

GEORGES.

Mon maître !

SAINT-MÉGRIN, LUI TENDANT LA MAIN.

Non, embrasse-moi... adieu... adieu... n'oublie pas ma mère !

Acte V

SAINT-MÉGRIN.

PERSONNAGES.

LE DUC DE GUISE.

LA DUCHESSE DE GUISE.

SAINT-MÉGRIN.

SAINT-PAUL.

LE SALON DANS LEQUEL LA DUCHESSE DE GUISE EST ENFERMÉE.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA DUCHESSE DE GUISE, SEULE.

(Elle a encore sur la tête les fleurs dont elle était parée au troisième acte ; elle
.....écoute sonner l'heure.)

Minuit et demi... avec quelle lenteur l'heure se traîne !... Oh ! s'il pouvait m'aimer assez peu pour ne pas venir !... Jusqu'à une heure du matin, les portes de l'hôtel resteront ouvertes : déjà j'y ai vu entrer les ligueurs qui doivent s'y réunir. Sans doute, il n'était pas avec eux. Encore une demi-heure d'angoisses et de tourments... et depuis deux heures que je suis enfermée dans cette chambre, je n'ai fait qu'écouter si je n'entendais point le bruit de ses pas. J'ai voulu prier... prier... — (Écoutant en se rapprochant de la porte.) Ah ! mon Dieu ! Non... non... ce n'est pas encore lui... — (Allant vers la fenêtre.) Si cette nuit était moins sombre, je pourrais l'apercevoir, et, par quelque signe peut-être, l'avertir du danger ; mais nul espoir ! La porte de l'hôtel se ferme !... il est sauvé ! pour cette nuit du moins... Quelque obstacle l'aura arrêté loin de moi. Arthur n'aura pu le trouver ; et peut-être demain sera-t-il un moyen de lui faire connaître le piège où on voulait l'attirer. Oh ! oui, oui, j'en trouverai... je... —

(Écoutant.) J'ai cru entendre. — (S'approchant de la porte.) Des pas, encore ! ce sont ceux de M. de Guise... non, non... On monte ; on s'arrête. Ah ! on se rapproche... On vient ! — (Avec effroi.) N'entrez pas ! n'entrez pas ! fuyez ! Fuir, et comment ! C'était derrière lui que la porte s'était refermée. Ah ! mon Dieu ! plus d'espoir !

(La porte s'ouvre; la duchesse de Guise recule à mesure que Saint-Mégrin
.....paraît.)

LA DUCHESSE DE GUISE, SAINT-MÉGRIN.

SAINT-MÉGRIN.

Je ne m'étais donc pas trompé, c'était votre voix que j'avais entendue ; elle m'a guidé....

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ma voix ! ma voix ! elle vous disait de fuir !

SAINT-MÉGRIN.

Que j'étais insensé ! je ne pouvais croire à tant de bonheur.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Cette porte est encore ouverte ! fuyez, monsieur le comte, fuyez !

SAINT-MÉGRIN.

Ouverte ! oui... imprudent que je suis !

(IL LA REFERME ET JETTE LA CLEF.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le comte, écoutez-moi !

SAINT-MÉGRIN.

Oh ! oui, oui ! parle ! j'ai besoin de t'entendre, pour croire à ma félicité.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Fuyez, fuyez ! la mort est là !... des assassins !...

SAINT-MÉGRIN.

Que dis-tu ? quels sont ces mots de mort et d'assassins que tu prononces, avec une robe de fête, et le front couronné de fleurs ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Des fleurs... ah ! qu'elles soient anéanties !

(ELLE LES ARRACHE.)

SAINT-MÉGRIN.

Que faites-vous ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Écoutez-moi... écoutez-moi... Au nom du ciel ! sortez de ce délire insensé... il y va de la vie, vous dis-je ; ils vous ont attiré dans un piège infernal ; ils veulent vous assassiner.

SAINT-MÉGRIN.

M'assassiner ! cette lettre n'était donc pas de vous ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Elle était de moi ; mais, la violence, la torture... Voyez ! — (Elle lui montre son bras.) Voyez...

SAINT-MÉGRIN.

Ah !

LA DUCHESSE DE GUISE.

C'est moi qui ai écrit ce billet... mais c'est le duc qui l'a dicté.

SAINT-MÉGRIN, LE DÉCHIRANT.

Le duc ! et j'ai pu croire... Non, non, je ne l'ai pas cru un seul instant. Mon Dieu ! mon Dieu ! elle ne m'aime pas !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Maintenant que vous savez tout, fuyez, fuyez ! je vous l'ai dit, il y va de la vie.

SAINT-MÉGRIN, SANS L'ÉCOUTER.

Elle ne m'aime pas...

(IL MET SA MAIN DANS SA POITRINE, ET LA MEURTRIT.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu !

SAINT-MÉGRIN, RIAN.

C'est ma vie, dites-vous, qu'ils veulent ! Eh bien ! je vais la leur porter : mais sans rien conserver de vous ! tenez ! voilà ce bou-

quet, que mon existence a failli payer. D'un mot, vous m'avez détaché de la vie, comme ces fleurs de leurs tiges. Adieu ! adieu pour jamais. (Il veut rouvrir la porte.) Cette porte est refermée.

LA DUCHESSE DE GUISE.

C'est lui ! il sait déjà que vous êtes ici.

SAINT-MÉGRIN.

Ah ! qu'il vienne ! qu'il vienne ! Henri... Henri ! n'auras-tu de courage que pour meurtrir le bras d'une femme... Ah ! viens, viens !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ne l'appellez pas ! ne l'appellez pas ! il doit venir !

SAINT-MÉGRIN.

Que vous importe ? je vous suis indifférent. Ah ! la pitié ! oui...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mais si vous m'aidiez, peut-être pourriez-vous fuir.

SAINT-MÉGRIN.

Moi, fuir ! et pourquoi ? ma mort et ma vie ne sont-elles pas des événements également étrangers dans votre existence... Fuir ! et fuirais-je aussi votre indifférence, votre haine, peut-être ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mon indifférence ! ma haine ! ah ! plutôt au ciel !

SAINT-MÉGRIN.

Plût au ciel ! dis-tu ? Un mot, un mot encore, et je t'obéirai aveuglément... Dis ; ma mort doit-elle être pour toi plus affreuse que l'assassinat d'un homme ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Grand Dieu ! il le demande... Oh ! oui... oui.

SAINT-MÉGRIN.

Tu ne me trompes pas ! ah ! je te rends grâce ! Tu parlais de fuir ! de moyens ! quels sont-ils ?... Fuir ! moi, fuir devant le duc de Guise !... Jamais !...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ce n'est pas devant le duc de Guise que vous fuiriez ; c'est devant des assassins. Retenu dans une autre partie de l'hôtel par cette réunion de ligueurs, il a voulu s'assurer qu'une fois ici vous ne sauriez lui échapper. Si nous pouvions seulement fermer cette porte, nous aurions encore quelques instants ; mais la barre en a été enlevée ; une seconde clef est entre ses mains, — (Cherchant.) et l'autre...

SAINT-MÉGRIN.

N'est-ce que cela ? attendez. — (Il brise la pointe de son poignard dans la serrure.) Maintenant cette porte ne s'ouvrira plus qu'on ne l'enfonce.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Bien, bien ! cherchons un moyen, une issue... Mes idées se heurtent ! ma tête se brise !...

SAINT-MÉGRIN, S'ÉLANÇANT VERS LA FENÊTRE.

Cette fenêtre...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Gardez-vous-en bien ! vous vous tueriez !

SAINT-MÉGRIN.

Me tuer sans vengeance ! Vous avez raison ; je les attendrai.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oh ! mon Dieu ! mon Dieu ! secourez-nous ! Oh ! toutes les mesures de vengeance ne sont que trop bien prises... Et c'est moi, moi, qui n'ai pas su souffrir. — (Tombant à genoux.) Comte, au nom du ciel ! votre pardon ! — (Se relevant.) ou plutôt, non, non, ne me pardonnez pas... et, si vous mourez, je mourrai avec vous !

(ELLE TOMBE DANS UN FAUTEUIL.)

SAINT-MÉGRIN, À SES PIEDS.

Eh bien ! rends-moi donc la mort plus douce. Dis, dis-moi que tu m'aimes... C'est un pied dans la tombe que je t'en conjure. Je ne suis plus pour toi qu'un mourant. Les préjugés du monde disparaissent, les liens de la société se brisent devant l'agonie. Entoure mes derniers moments des félicités du ciel... Ah ! dis, dis-moi que je suis aimé.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Eh bien oui, je vous aime ! et depuis longtemps. Que de combats je me suis livrés pour fuir vos yeux, pour m'éloigner de votre voix ! vos regards, vos paroles me poursuivaient partout. Non ! pour nous la société n'a plus de liens, le monde n'a plus de préjugés... Écoute-moi donc : oui, oui, je t'aime.... Ici, dans cette même chambre, que de fois j'ai fui un monde que ton absence dépeuplait pour moi ! Que de fois je suis venue m'isoler avec mon amour et mes pleurs ! et alors je revoyais tes yeux, j'entendais encore tes paroles, et je te répondais. Eh bien ! ces moments, ils ont été les plus doux de ma vie.

SAINT-MÉGRIN.

Oh ! assez, assez... Tu ne veux donc pas que je puisse mourir... Malédiction !... Là, toutes les félicités de la terre, et là, la mort, l'enfer... Oh ! tais-toi, ne me dis plus que tu m'aimes... Avec ta haine, j'aurais bravé leurs poignards ; et maintenant, ah ! je crois que j'ai peur !

LA DUCHESSE DE GUISE.

Saint-Mégrin, oh ! ne me maudis pas.

SAINT-MÉGRIN.

Si, si, je te maudis pour ton amour qui me fait entrevoir le ciel et mourir... mourir ! Jeune, aimé de toi ! est-ce que je puis mourir ! Non, non ; redis-moi que tout cela n'était qu'illusion et mensonge !

(On entend du bruit.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah ! ce sont eux !

SAINT-MÉGRIN.

Ce sont eux. — (Tirant son épée et s'appuyant dessus avec calme.) Éloigne-toi ; tu m'as vu faible, insensé ; en face de la mort, je redeviens un homme... éloigne-toi.

LA DUCHESSE DE GUISE, APRÈS UN MOMENT DE RÉFLEXION.

Saint-Mégrin ! écoute... écoutez. Cette fenêtre est... oui ! je m'en souviens... Il y a un balcon au premier étage ; si vous l'atteigniez une fois... une ceinture... une corde ; vous pouvez descendre jusque-là, et alors vous êtes sauvé. — (Cherchant.) Mon Dieu ! rien, rien.

SAINT-MÉGRIN.

Calme-toi ! Catherine, Voyons ! — (Allant à la fenêtre.) Si je pouvais seulement distinguer ce balcon... mais rien qu'un gouffre.

LA DUCHESSE DE GUISE.

On entend du bruit dans la rue. — (Se précipitant vers la fenêtre.) Qui que vous soyez, au secours ! au secours !

SAINT-MÉGRIN, L'ARRACHANT DE LA FENÊTRE.

Que fais-tu ? veux-tu les avertir ! — (Un paquet de cordes tombe dans la chambre.) Qu'est-ce là ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah ! vous êtes sauvé ! — (Elle le prend.) D'où vient-il ? Un billet. — (Elle lit.) Quelques mots que j'ai entendus m'ont tout appris. Je n'ai que ce moyen de vous sauver, et je l'emploie. Arthur. Arthur ! ô cher enfant ! — (À Saint-Mégrin.) C'est Arthur ; fuyez, fuyez vite.

SAINT-MÉGRIN, ATTACHANT LA CORDE.

En aurai-je le temps ? cette porte ; — (On l'agite violemment.) Cette porte...

LA DUCHESSE DE GUISE.

Attendez.

(ELLE PASSE SON BRAS ENTRE LES DEUX ANNEAUX DE FER.)

SAINT-MÉGRIN.

Ah ! Dieu ! que faites-vous ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Laisse ! laisse ! c'est le bras qu'il a déjà meurtri.

SAINT-MÉGRIN.

J'aime mieux mourir.

LE DUC DE GUISE, ÉBRANLANT LA PORTE.

Ouvrez, madame, ouvrez,

LA DUCHESSE DE GUISE.

Fuyez donc, mon Dieu ! En fuyant vous sauvez ma vie ; si vous restez, je jure de mourir avec vous, et je mourrai déshonorée... Fuyez, fuyez.

SAINT-MÉGRIN.

Tu m'aimeras toujours ?

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui, oui.

LE DUC DE GUISE, DU DEHORS.

Des leviers, des haches... que j'enfonce cette porte.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Pars donc !

SAINT-MÉGRIN.

Adieu.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Oui... oui... adieu... !

SAINT-MÉGRIN.

Adieu ! ...

(IL MET SON ÉPÉE ENTRE SES DENTS ET DESCEND PAR LA FENÊTRE.)

LA DUCHESSE DE GUISE.

Mon Dieu ! mon Dieu ! je te remercie ; il est sauvé. — (Un moment de silence, puis tout à coup des cris, un cliquetis d'armes.) Ah ! — (Elle quitte la porte, court à la fenêtre.) Arthur ! Saint-Mégrin !

(ELLE POUSSE UN SECOND CRI, ET REVIENT TOMBER AU MILIEU DE LA SCÈNE.)

LA DUCHESSE DE GUISE, PRESQUE ÉVANOUIE, LE DUC DE GUISE,
ENTRANT SUIVI DE SAINT-PAUL ET DE PLUSIEURS HOMMES.

LE DUC DE GUISE, APRÈS UN COUP D'ŒIL RAPIDE.

Il sera descendu par cette fenêtre. Mais Mayenne était dans la rue avec vingt hommes, et le bruit des armes... Va, Saint-Paul ; vous, suivez-le. Va, et tu me diras si tout est fini. — (Heurtant du pied la duchesse.) Ah ! c'est vous, madame. Eh bien ! je vous ai ménagé un tête-à-tête.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Monsieur le duc, vous l'avez fait assassiner !

LE DUC DE GUISE.

Laissez-moi, madame, laissez-moi.

LA DUCHESSE DE GUISE, À GENOUX, LE PRENANT À BRAS LE CORPS.

Non ! je m'attache à vous.

LE DUC DE GUISE.

Laissez-moi, vous dis-je... ou bien ! oui, oui. Venez ! À la lueur des torches, vous pourrez le revoir encore une fois. — (Il la traîne jusqu'à la fenêtre.) Eh bien ! Saint-Paul.

SAINT-PAUL.

Attendez ; il n'est pas tombé seul. Ah ! ah !

LE DUC DE GUISE.

Est-ce lui ?

SAINT-PAUL.

Non, c'est le petit page.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Arthur ! Ah ! pauvre enfant !

LE DUC DE GUISE.

L'auraient-ils laissé fuir... Les misérables !

LA DUCHESSE DE GUISE, AVEC ESPOIR.

Oh !...

SAINT-PAUL.

Le voici.

LE DUC DE GUISE.

Mort ?

SAINT-PAUL.

Non, couvert de blessures, mais respirant encore.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Il respire ! On peut le sauver. Monsieur le duc, au nom du ciel...

SAINT-PAUL.

Il faut qu'il ait quelque talisman contre le fer et contre le feu...

LE DUC DE GUISE.

Eh bien ! il n'en a peut-être pas contre la corde ; serre-lui la gorge avec ce mouchoir ; la mort lui sera plus douce ; il est aux armes de la duchesse de Guise.

LA DUCHESSE DE GUISE.

Ah !

(ELLE TOMBE.)

LE DUC DE GUISE, APRÈS AVOIR REGARDÉ UN INSTANT DANS LA RUE.

Bien ! et maintenant que nous avons fini avec le valet, occupons-nous du maître.

Sources et licence

Texte : https://fr.wikisource.org/wiki/Henri_III_et_sa_cour. Domaine public ; transcription Wikisource CC BY-SA 4.0. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.